ズーム
ZOOM JAPON

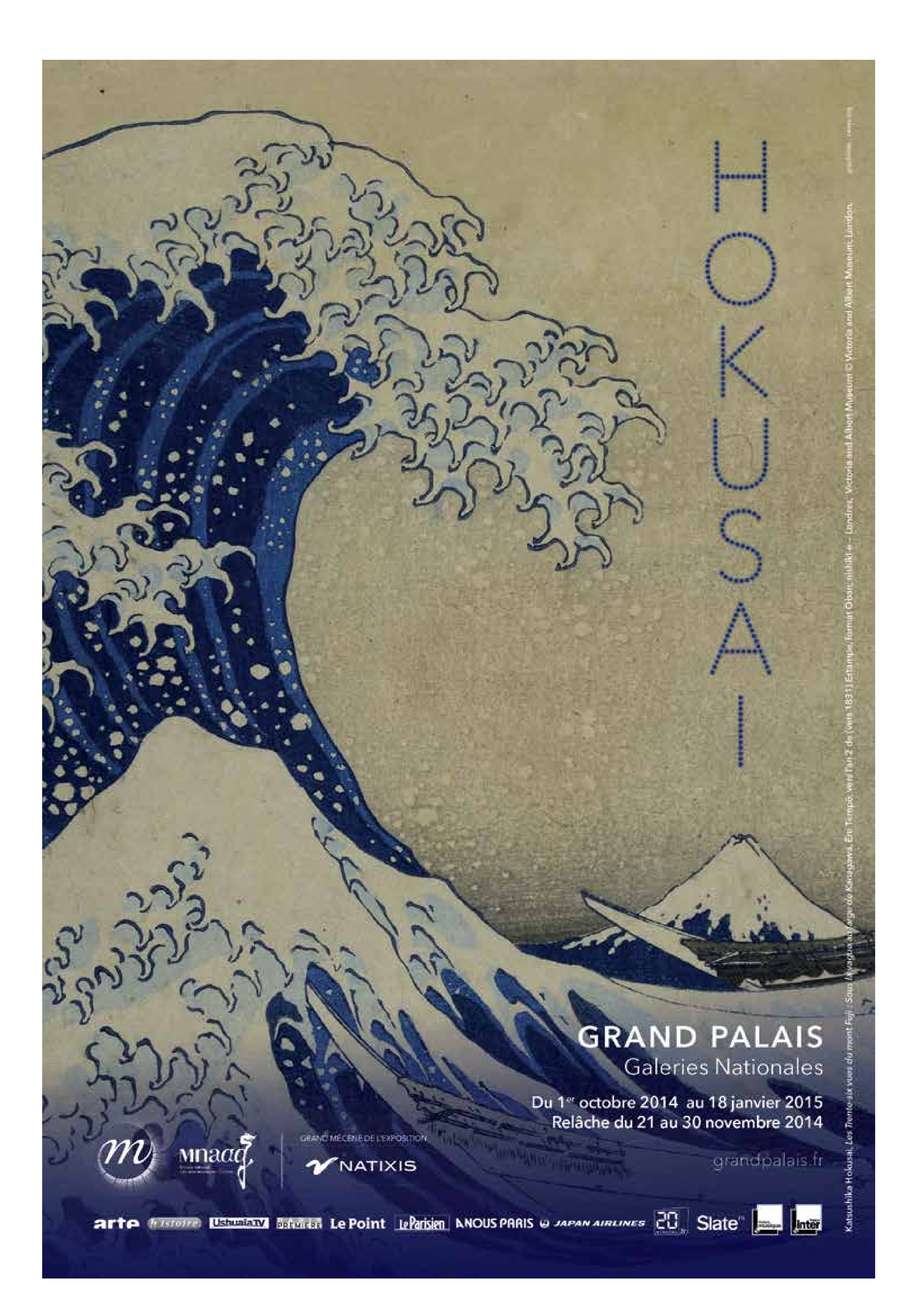
www.zoomjapon.info

gratuit numéro 42 - juillet-août 2014

Les mascottes font la loi

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon




HOKUSAI
GRAND PALAIS
Galeries Nationales
Du 1er octobre 2014 au 18 janvier 2015
Relâche du 21 au 30 novembre 2014
grandpalais.fr
GRAND MÉCÈNE DE L'EXPOSITION
NATIXIS
mnaag
arte
histoire
Ushuaïa TV
PREMIÈRE
Le Point
Le Parisien
À NOUS PARIS
JAPAN AIRLINES
20 minutes.fr
Slate
Inter
Katsushika Hokusai, Les Trente-six vues du mont Fuji : Sous la vague au large de Kanagawa, Ère Tempō, vers l'an 2 de (vers 1831) Estampe, format Ōban, nishiki-e – Londres, Victoria and Albert Museum © Victoria and Albert Museum, London.

ÉDITO **Kawaii**



L'un des personnages les plus populaires au Japon actuellement s'appelle Funasshi. Quasi inconnue au-delà des frontières de l'archipel, il s'agit de la mascotte non officielle de la ville de Funabashi, à l'est de Tôkyô. Ressemblant à une sorte de poire, elle a conquis les cœurs de nombreux Japonais qui connaissent désormais la ville d'où elle est originaire. De même la grande majorité de la population a appris à mieux connaître Kumamoto depuis l'apparition du célèbre Kumamon, ce petit ours noir qui orne désormais des centaines de produits dérivés. C'est dans cet univers des mascottes que *Zoom Japon* vous entraîne ce mois-ci.

LA RÉDACTION
courrier@zoomjapon.info

5,2 millions de touristes étrangers ont visité le Japon au cours des 5 premiers mois de l'année. C'est 28 % de plus qu'en 2013. L'ouverture de nouvelles lignes internationales à l'aéroport de Haneda à Tôkyô explique en partie cette embellie que les autorités souhaitent durable.

Couverture : Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

LE REGARD D'ERIC RECHSTEINER

A Tôkyô, parc de Yoyogi



© Eric Rechsteiner

En cette fin d'après-midi, un amoureux du soleil profite des derniers rayons de l'astre qui rayonne sur la capitale. Situé à proximité de Shibuya et Harajuku, le parc de Yoyogi était connu après la guerre sous le nom de Washington Heights. C'est là que résidaient les officiers américains. En 1964, il a été utilisé pour accueillir le village olympique avant de devenir en 1967 le parc que l'on connaît actuellement.

SOCIÉTÉ **La pornographie infantile interdite**

Après la Chambre des représentants, le Sénat a voté massivement une loi interdisant la possession de matériel de pornographie infantile. Jusqu'à présent, seule la distribution de ce type de produits était punissable par la loi, mais pas sa possession. Cette incongruité appartient désormais au passé. Toute personne possédant ce genre de matériel sera passible de prison (jusqu'à un an) et d'une amende d'un million de yens.

ENVIRONNEMENT **Pauvres baleines**

Malgré la décision de la Cour internationale de justice de mars, le Japon continue à chasser la baleine. Le gouvernement a même lancé, le 9 juin, une Semaine de la baleine. Le Premier ministre ABE a fait savoir qu'il désirait la reprise de la chasse commerciale tout *"en menant les recherches nécessaires à l'obtention de données permettant une gestion équilibrée des ressources."*

SOCIÉTÉ Il faut protéger les idôles

L'agression dont ont été victimes deux membres du groupe AKB48 a suscité un choc dans le pays.



DR

AKB48 version 2014, une machine extraordinaire à gagner de l'argent.

C'est le groupe le plus populaire du Japon. Fondé en 2005, AKB48 est une machine commerciale extraordinaire qui rapporte chaque année des centaines de millions de yens. En 2012, le chiffre d'affaires généré par ce groupe à l'effectif changeant s'est élevé à 165 millions d'euros et les ventes de ses disques battent d'année en année de nouveaux records. Les 22 derniers singles du groupe ont tous occupé le haut du classement des meilleures ventes, parmi lesquels 17 ont dépassé le million d'exemplaires vendus. Au total, AKB48 a vendu plus de 30 millions de disques. La popularité du groupe s'explique par son concept imaginé par son fondateur AKIMOTO Yasushi. Il a mis sur pied une machine à rêver à laquelle le public participe activement. Son idée était de recruter de jolies jeunes filles âgées de 15 à 25 ans, formées pour chanter et danser, et de permettre au public de voter chaque année pour choisir les "meilleures". En fonction de leur classement, elles figurent dans l'une des quatre sous-divisions du groupe. Désireux de créer *"un groupe d'idoles que l'on peut rencontrer"*, AKIMOTO Yasushi a aussi créé un théâtre à Tôkyô où elles se produisent tous les jours. Compte tenu de leur nombre, les jeunes femmes peuvent se produire dans différents endroits et apparaître régulièrement dans les nombreuses émissions de variétés de la télévision japonaise. Cette réussite a incité AKIMOTO à créer des groupes similaires dans le reste du pays. AKB48 étant ancré à Tôkyô, dans le quartier d'Akihabara où les fans de culture populaire se rassemblent en nombre, il a mis sur pied SKE48 à Nagoya ou encore NMB48 à Ôsaka, poussant même l'expérience à l'étranger en fondant JKT48 à Jakarta, en Indonésie, et SHN48 à Shanghai, en Chine. Ce *"groupe que l'on peut rencontrer"* est donc souvent au contact du public. C'était le cas, dimanche 25 mai, à Takizawa, dans le nord de l'archipel, lorsqu'un jeune homme de 24 ans, UMEDA Satoru, s'est attaqué à deux des membres d'AKB48. KAWAEI Rina, 19 ans, et IRIYAMA Anna, 18 ans, ont été blessées et hospitalisées pour des coupures et des fractures aux doigts, tandis que l'assaillant a été arrêté pour *"tentative de meurtre"*. C'est la première fois que ce genre d'incident se déroule au Japon, provoquant un choc au sein de la population. Les principaux médias ont reporté l'incident. Les journaux télévisés ont ouvert sur la nouvelle et même les grands quotidiens ont rapporté l'information en première page. Le concert quotidien au théâtre d'AKB48 à Tôkyô a été annulé et la production a décidé de suspendre les rencontres entre le groupe et les fans, le temps de renforcer les mesures de sécurité.

Mais rien ne peut vraiment arrêter cette machine à gagner de l'argent. Quinze jours après l'incident, malgré une pluie diluvienne, plus de 70 000 personnes (en grande majorité des hommes) se sont retrouvées au stade Ajinomoto de Chôfu, à Tôkyô, pour participer à l'élection générale d'AKB48. Chaque année, les fans du groupe sont invités à choisir la leader parmi quelque 296 candidates. Au total, près de 2,7 millions de suffrages ont été exprimés, un record. La grande gagnante WATANABE Mayu a récolté 159 854 voix. Ce type d'événement permet non seulement d'entretenir ce fameux lien direct entre la formation et les fans si cher à AKIMOTO



DR

Kawaei Rina et Iriyama Anna à leur sortie de l'hôpital après l'agression dont elles ont été les victimes.

Yasushi, mais c'est aussi l'assurance de mettre du beurre dans les épinards pour son entreprise et l'ensemble de l'industrie du disque. Dans un secteur musical qui connaît dans son ensemble quelques difficultés, l'activité d'AKB48 est l'assurance de ventes confortables. En effet, bon nombre de CD du groupe disposent de contenus exclusifs qui incitent les fans à se les procurer. Il y a notamment les disques qui contiennent des bulletins de vote pour l'élection générale. Si en 2009, seulement 40 000 exemplaires s'étaient écoulés le premier jour de sa mise en vente, en 2014, *Labrador retriever,* leur nouveau single contenant un bulletin, s'est vendu à plus de 1,4 million d'exemplaires le 21 mai, date de sa sortie. C'est donc un cercle vertueux qu'a mis en place Akimoto Yasushi, un modèle à la fois économique et culturel qui fonctionne à plein régime.

Dans ces conditions, on comprend pourquoi le *Mainichi Shimbun,* l'un des principaux quotidiens de l'archipel, a rappelé dans son édition du 27 mai *"la nécessité de protéger les idoles"*. Il y a quelques années le très sérieux hebdomadaire *AERA* avait même expliqué que *"AKB48 était en mesure de sauver le Japon"* au moment où le pays était économiquement au plus bas. Le 15 décembre dernier, le Premier ministre Abe Shinzô a fait appel au groupe pour qu'elles se produisent devant ses invités à l'occasion du sommet de l'Asie du Sud-Est à Tôkyô. AKB48 peut aussi être une arme diplomatique.

Gabriel Bernard

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Barî-san est la mascotte de la ville d'Imabari, préfecture d'Ehime, sur l'île de Shikoku. Elle dispose de nombreux produits dérivés.

Planète mascottes

Après les Japonais qui ont craqué pour ces personnages plus mignons les uns que les autres, c'est au tour du reste du monde.

Pas facile d'y échapper pour ne pas dire impossible. Les mascottes sont partout. Les *kyara* comme on les appelle dans l'archipel (de l'anglais *character*, "personnage") ont envahi le paysage urbain, télévisuel, publicitaire comme jamais par le passé. Il y a les *yuru kyara,* ces mascottes un peu maladroites que les Japonais plébiscitent, les *gotôji kyara* ou mascottes de terroir qui incarnent une ville ou une région. Quel que soit leur genre, les mascottes sont désormais au cœur du paysage japonais. Le phénomène n'est pas récent, mais il a pris une ampleur inédite ces quatre dernières années comme si les Japonais avaient besoin de trouver dans ces personnages *kawaii* un réconfort que les recettes traditionnelles ne sont pas en mesure de leur apporter. Comme le souligne avec pertinence KOYAMA Kundô, qui a présidé à la naissance de Kumamon, la mascotte la plus populaire de ces dernières années, les mascottes ont remplacé le personnel politique qui a abandonné le terrain pour des sphères éloignées des préoccupations locales. Les *kyara* peuvent naître d'initiatives commerciales ou institutionnelles comme ce fut le cas pour Kumamon, mais bien souvent ces personnages sont créés par des anonymes comme Funasshî qui représente désormais, de façon non-officielle, la ville de Funabashi, dans la préfecture de Chiba, à l'est de Tôkyô. C'est un citoyen de la ville qui a créé ce personnage unisexe en forme de poire (*nashi* en japonais), jouant ainsi sur le nom de la ville. Cette mascotte plutôt remuante et qui n'a pas sa langue dans sa poche a conquis rapidement le public, devenant l'un des personnages les plus populaires de l'archipel. Même si la municipalité refuse de la reconnaître comme sa mascotte officielle (pour des raisons de contrôle de son image), force est de reconnaître qu'elle a largement contribué à faire sortir la ville de son anonymat. En août 2013, Funasshî a été élue mascotte numéro un du Japon, détrônant Kumamon.



Funasshî fait craquer

Les mascottes représentent aussi un business considérable. Dans le seul cas de Funasshî qui ne représente pourtant officiellement aucune collectivité locale, son chiffre d'affaires généré a dépassé les 868 millions de yens en 2013. Ses multiples apparitions sur les plateaux de télévision ne sont pas étrangères à ce succès. Si l'on s'intéresse à Kumamon qui est le *kyara* officiel de la préfecture de Kumamoto, sur l'île de Kyûshû, le chiffre d'affaires est encore plus considérable puisqu'il a avoisiné les 29 milliards de yens. L'ours noir qui fait craquer tout le monde a même réussi à être salué par l'empereur lors de son déplacement dans la préfecture en octobre



Des yuru kyara à la pelle. On en compte près de 4 000 dans tout le pays. De quoi faire tourner des têtes.

dernier. Les recettes augmentent à mesure que les mascottes se font connaître au-delà de leur région d'origine. C'est la raison pour laquelle elles participent à des concours régionaux puis nationaux qui leur permettent de se produire un peu partout dans le pays. La ville de Hanyû, dans la préfecture de Saitama, au nord de Tôkyô, organise chaque année le Sommet mondial des mascottes *(Sekai kyarakutâ samitto in Hanyû).* Pour son édition 2013, qui s'est déroulée les 23 et 24 novembre derniers, 450 000 personnes se sont déplacées pour découvrir quelque 452 *yuru kyara* venus défendre les couleurs de leur région. Les 22 et 23 novembre prochains, les organisateurs attendent davantage de public pour cet événement qui mobilise l'attention au plus haut niveau.

Dans la mesure où les mascottes sont capables de séduire les Japonais, elles peuvent aussi aider à améliorer l'image du Japon auprès des pays étrangers. C'est d'autant plus important que le gouvernement japonais a besoin de reconnaissance et de soutien à un moment important de son histoire. En plein redressement économique sous la houlette du Premier ministre ABE Shinzô, le pays du Soleil-levant est aussi en conflit avec ses voisins immédiats, en particulier la Chine. Leur différend territorial sur les îles Senkaku (Diaoyu pour les Chinois) sans oublier leur approche divergente de leur histoire commune les pousse à se livrer une guerre de communication sans précédent. Si, sur le plan diplomatique, le Japon manque encore d'expérience et d'assurance par rapport à la Chine, il possède un avantage conséquent grâce à sa culture populaire. Il peut s'appuyer sur le succès de grandes manifestations comme Japan Expo en France ou Hyper Japan en Grande-Bretagne pour promouvoir une image positive auprès du public étranger. Les mascottes ont aussi leur rôle puisqu'elles sont désormais présentes dans ces salons, promouvant à la fois leur région d'origine, mais aussi indirectement, comme le font les mangas, le Japon dans son ensemble. Les mascottes ne sont donc pas de simples personnages à l'allure sympathique, elles occupent un rôle important. En novembre 2013, l'université de Harvard a organisé un séminaire intitulé "Economie politique de Kumamon" au cours duquel le gouverneur de la préfecture de Kumamoto, KABASHIMA Ikuo, est venu expliquer sa vision du monde. *"Après la crise financière de 2008, j'ai réalisé que nous devions changer nos valeurs, en privilégiant désormais le bonheur comme valeur principale"*, a-t-il notamment expliqué, évoquant au passage, le rôle clé de Kumamon pour parvenir à ses fins.

Cela peut sembler anecdotique, mais l'enjeu est de taille. La cote de popularité du Japon dans le monde est selon la BBC, qui organise chaque année un sondage international pour désigner le pays le plus populaire, est en léger recul. Le pays du Soleil levant pointe désormais au cinquième rang, perdant deux places par rapport au classement 2013. L'attitude d'ABE Shinzô qui s'est rendu fin décembre au sanctuaire Yasukuni, où sont aussi honorés des criminels de guerre, a quelque peu terni l'image du Japon. C'est peut-être pour cette raison que le Parti libéral démocrate (PLD), dont M. ABE est le président, a lancé un concours pour imaginer une mascotte inspirée par le Premier ministre et le secrétaire général du PLD, ISHIBA Shigeru. Une manière habile de tenter de donner un côté sympathique à la politique menée par le gouvernement.

Quoi qu'il en soit, les mascottes vont continuer à régner sur l'archipel. Récemment, AOKI Sadashige a publié un ouvrage dont le titre résume parfaitement l'influence de ces personnages. *Kyarakutâ Pawâ* [La puissance des mascottes, NHK Shuppan shinsho, inédit en français] souligne que le phénomène n'est pas près de disparaître dans la mesure où les gens ont effectivement tissé un lien psychologique très fort avec tous ces *yuru kyara* qu'ils côtoient quotidiennement.

ODAIRA NAMIHEI

RENCONTRE Kumamon, un ours au poil

Son objectif est de rendre les gens heureux. Mission accomplie pour KOYAMA Kundô grâce à sa mascotte.

KOYAMA Kundô est un scénariste qui ne manque pas d'autres talents. On lui doit de nombreuses émissions à succès et le scénario de Departures, film qui a obtenu l'Oscar du meilleur film étranger en 2009. Plus récemment, il a joué un rôle clé dans le succès de Kumamon, l'une des mascottes les plus populaires du moment dans l'archipel. Il nous a reçus pour évoquer ce personnage qui représente la préfecture de Kumamoto sur l'île de Kyûshû.

Pensez-vous avoir quelque chose en commun avec Kumamon ?
KOYAMA Kundô : Les gens disent souvent que je lui ressemble. Nous avons la même tête. (rires) Je pense aussi que nous voulons rendre les gens heureux.

Pouvez-vous nous raconter les circonstances de sa naissance ?
K. K. : Avant d'aborder Kumamon, je voudrais évoquer le projet qui a mené à sa création. Il est né en 2010 comme élément de la campagne de lancement du train à grande vitesse sur l'île de Kyûshû. Il y avait beaucoup d'appréhension à cette époque. Les gens se demandaient si la préfecture ne serait qu'un point de passage où personne ne s'arrêterait pour se rendre à Kagoshima, au sud de l'île. Certains s'inquiétaient de voir le *shinkansen* servir aux jeunes pour quitter la région. C'est dans ce contexte qu'on m'a demandé de m'occuper de la campagne de communication de la préfecture. J'ai décidé d'organiser un grand festival.

Qu'avez-vous fait ?
K. K. : Je pensais que cela ne suffirait pas de montrer aux gens de l'extérieur ce que notre préfecture avait à proposer. J'étais persuadé que les habitants de Kumamoto devaient aussi être conscients des charmes de notre région. Au lieu de prendre les choses pour acquises, je pensais que chacun devait regarder les différents lieux avec des yeux différents pour être capable de comprendre quels seraient les endroits susceptibles de plaire le plus aux touristes. Le tourisme est souvent utilisé comme une baguette magique pour revitaliser une région. Mais nous devons faire attention à ne pas gaspiller l'argent dans des projets mal ficelés. Sinon le succès sera de très courte durée. Ce que nous voulions, c'était créer quelque chose de durable, y compris après la fin de la campagne elle-même.

Vous avez donc trouvé le slogan "Kumamoto surprise !".
K. K. : Vous devez d'abord vous surprendre vous-même avant d'être en mesure de convaincre les autres que votre idée est bonne. Chaque citoyen peut devenir l'ambassadeur de sa région. Le slogan est fondé sur une expérience personnelle. Un jour où je me trouvais à Kumamoto, j'ai pris un taxi. Le chauffeur - une femme d'une cinquantaine d'années - a démarré en oubliant de mettre le compteur. Je lui ai fait remarquer et elle m'a répondu qu'il y avait un feu juste devant nous, que nous devions nous arrêter et qu'elle lancerait le compteur après. C'est ce genre de surprise qui transforme un simple trajet en quelque chose de mémorable. C'est le genre d'atout que nous devons mettre en valeur pour rendre les gens heureux. J'ai appris par la suite que c'était une pratique répandue à Kumamoto. A Tôkyô, c'est quelque chose d'impensable. C'est exactement ce que les gens du cru avaient à faire. Regarder ce qui est évident pour eux, mais qui ne l'est pas pour les visiteurs des autres préfectures.

A quel moment Kumamon a-t-il fait son apparition ?
K. K. : Disons que Kumamon est une autre surprise. Initialement ce n'était pas prévu. MIZUNO Manabu, notre directeur artistique de Good Design Company, avait créé un logo pour la campagne et en a fait une mascotte comme une sorte de bonus. Un jour, il nous a montré cet ours noir au visage rond avec ce regard d'éternel étonné. Ce fut le coup de foudre chez les responsables de la préfecture. Au début, nous n'avions pas envisagé de créer un costume, mais les autorités locales ont exprimé l'envie d'en avoir. Nous avons suivi leur requête. A ce moment-là, il s'est passé quelque chose d'étonnant. Ce qui n'était au départ que le projet du département en charge du *shinkansen* a fait l'objet d'une demande générale de tous les départements. Ce niveau de collaboration entre différents départements est extrêmement rare au Japon quand des administrations publiques sont concernées. Mais même à ce niveau, Kumamoto est spéciale.

Comment Kumamon est-il devenu si populaire ?
K. K. : Tout d'abord, les responsables de la promotion de la préfecture ont convaincu les écoles maternelles d'accepter la présence de Kumamon. Ils l'ont ensuite envoyé à Ôsaka pour tester le marché. Sa popularité a gagné du terrain, peu à peu, dans la région du Kansai notamment grâce à Twitter et aux blogs. D'autres initiatives ont été lancées jusqu'au moment où les grands médias se sont emparés du phénomène. Entre-temps, les autorités ont délivré des licences gratuites pour que l'image de Kumamon soit utilisée sur leurs produits, contribuant ainsi à promouvoir la région.

D'après vous, pourquoi Kumamon est-il devenu si populaire ?
K. K. : Kumamon est évidemment une mascotte très mignonne et son apparence est un élément essentiel de sa popularité. En outre, beaucoup

DR



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

KOYAMA Kundô a beaucoup contribué au succès de Kumamon, la mascotte de la préfecture de Kumamoto, sur l'île de Kyûshû.

de gens aiment sa façon de marcher, sa maladresse. Un autre point important, c'est sa capacité à apprécier la situation qui l'entoure et son désir de rendre les gens heureux. C'est quelque chose au cœur de la culture japonaise. Cela fait partie de notre ADN. C'est à l'origine de notre sens de l'hospitalité. Mais c'est une qualité que l'on ne trouve pas toujours chez les autres mascottes.

Votre campagne de marketing n'est pas non plus étrangère à son succès.
K. K. : Bien sûr. Comme nous voulions le tester à Ôsaka, une ville connue pour son sens de l'humour, nous avions décidé de donner à Kumamon un côté amusant. Si notre cible avait été Tôkyô, nous lui aurions donné un côté plus stylé. Heureusement, les gens d'Ôsaka l'ont tellement apprécié que sa notoriété a gagné, petit à petit, le reste du pays. Par ailleurs, tous les industriels qui s'inscrivaient pouvaient utiliser Kumamon sur leurs produits. De cette façon, Kumamon est partout présent, sur des paquets de pâtes au porte-clés en passant par les avions et les sacs à main.

Les résultats prouvent que vous aviez raison. Selon la Banque du Japon, il a généré en deux ans un chiffre d'affaires de 880 millions d'euros pour la région.
K. K. : Des chiffres surprenants. Je n'avais jamais pensé qu'il générerait autant d'argent.

Pourquoi les mascottes sont-elles si populaires au Japon ? On a du mal à imaginer un tel phénomène en Occident.
K. K. : La longue tradition du manga et de l'animation au Japon est un terrain fertile pour le phénomène des mascottes. Par ailleurs, comme chacune d'elle est liée à un terroir, si on s'attache à l'une d'elles, cela revient à supporter votre équipe de sport locale. Au-delà de ces considérations, je pense aussi que les mascottes remplissent le vide laissé par la politique. Par le passé, les hommes politiques tissaient des liens très forts avec leur circonscription locale, mais au cours des dernières années, ils ont perdu cette relation. Je pense que les gens les ont remplacés par les mascottes.

Quatre ans après la naissance de Kumamon, est-ce que votre stratégie a évolué concernant son image publique ?
K. K. : Au début, nous cherchions des moyens pour attirer l'attention des gens du reste du pays. Ces derniers temps, nous nous sommes recentrés davantage sur Kumamoto. Nous voulons en particulier trouver des façons de stimuler le bonheur des gens et leur sens du bien-être. Nous avons donc créé un département du Bonheur et tout le monde est invité à contacter Kumamon via Twitter ou Facebook pour que les gens lui racontent leurs moments heureux les plus récents.

Quelle est la "touche magique de Koyama" dont tout le monde parle quand il s'agit de vous ?
K. K. : Je suppose que j'ai le talent pour redonner vie à des choses que d'autres considèrent trop souvent comme acquises. Je suis aussi bon pour faire travailler les autres. (rires) Je veux dire que sur chaque nouveau projet, je suis en mesure d'apporter l'étincelle qui va allumer le feu. Une fois que les gens ont accepté mes idées, je n'ai plus qu'à m'asseoir et les laisser travailler. (rires)

Quel est votre message avec Kumamon ?
K. K. : Kumamon est un véritable *yuru kyara* (personnage bancal) tant il est maladroit. Grâce à ça, les gens peuvent comprendre qu'il n'est pas indispensable d'être parfait pour être heureux.

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN DEROME

RÉUSSITE La bonne étoile de Gôda Tsuneo

Depuis qu'il a créé Domo l'un des personnages vedettes de la NHK, l'animateur enchaîne les succès.

Un nain japonais est en train de conquérir l'Occident, pays après pays, grâce à une variété de monstres et d'animaux tous plus mignons les uns que les autres. Le nain en question est le studio d'animation de GÔDA Tsuneo. Depuis la fin des années 1990, il a créé de nombreux personnages populaires dont la notoriété a dépassé les frontières de l'archipel, atteignant l'Europe et l'Amérique. *Zoom Japon* est allé à la rencontre de GÔDA Tsuneo, de son chef animateur MINEGISHI Hiro et de sa productrice MATSUMOTO Noriko dans les studios Dwarf situés dans la banlieue ouest de la capitale japonaise.



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

GODA Tsuneo créateur de Domo-kun en compagnie de son monstre si craquant.

Vous êtes surtout connu pour Domo-kun, une créature aux yeux perçants qui montre toujours ses crocs. Mais il s'agit en définitive d'un monstre maladroit et généreux. Comment est-il né ?
GÔDA Tsuneo : En 1998, quand je travaillais au sein du département création de TYO Productions Inc., la chaîne publique NHK était en quête de mascottes pour célébrer le dixième anniversaire du lancement de ses chaînes satellites. Jusqu'à cette époque, je n'avais jamais vraiment réfléchi à ce genre de chose, mais à l'issue d'une réunion nous avons décidé de proposer quelque chose. Je me souviens d'avoir passé une nuit blanche à réfléchir pour trouver une idée. Je ne cessais de dessiner des formes géométriques jusqu'au moment où j'ai tracé un rectangle. Domo-kun s'est ainsi matérialisé sous mes yeux. J'étais là, à trois heures du matin, à regarder cette chose. Puis petit à petit, j'ai imaginé une histoire. La première vision que j'ai eue était ce monstre dans une grotte plongée en train de regarder un écran de télévision.

Mais la NHK cherchait trois mascottes, n'est-ce pas ?
G. T. : En effet. La NHK disposait de trois chaînes satellites — BS1, BS2 et High Vision. Quant à moi, je me retrouvais avec cette drôle de créature (rires) et un lapin que j'avais conçu en même temps. J'avais besoin d'un troisième personnage. Comme l'histoire se déroulait dans une grotte, il était naturel d'ajouter une chauve-souris. Comme vous pouvez le constater, une histoire peut surgir de simples gribouillis. Quant à savoir pourquoi la NHK a choisi Domo-kun, je n'en sais fichtrement rien. (rires)

D'où vient son nom ?
G. T. : J'étais en train de me creuser la tête pour trouver un nom adéquat quand j'ai entendu un de mes voisins en train de parler au téléphone. Il ne cessait de répéter comme nous le faisons souvent "dômo, dômo, dômo, dômo" qui peut très bien vouloir dire "merci, ok, oui". Et je me suis dit "ok, dômo". (rires)

Depuis la création de Domo-kun, vous semblez avoir pris votre envol dans l'univers de l'animation.
G. T. : C'est vrai. J'ai commencé à utiliser de plus en plus souvent ces personnages. J'ai ensuite quitté la maison de production pour me consacrer à l'écriture de livres pour enfants et superviser la production de produits dérivés. Finalement, en 2003, j'ai créé les studios Dwarf.

Vous étiez seul au début ?
G. T. : Oui. J'ai loué un studio mais j'ai très vite compris que je ne pourrais pas tout faire seul. J'ai alors commencé à appeler des personnes avec lesquelles j'avais travaillé sur Domo-kun depuis 1998. C'est le cas du chef animateur MINEGISHI Hiro et de la productrice MATSUMOTO Noriko qui ont rejoint officiellement Dwarf en 2006.

A la différence de Gôda-san, vous avez étudié l'animation et travaillé dans le secteur depuis le milieu des années 1970. Celui-ci a beaucoup évolué.
MINEGISHI Hiro : Oui, en particulier le passage de la pellicule au numérique. Par ailleurs, à mes débuts, nous ne disposions pas de moniteur pour contrôler ce que nous faisions. Nous avions moins de possibilités de contrôler le processus. Désormais, nous faisons tout par ordinateur. Nous pouvons déjà travailler sur la prochaine image tout en contrôlant la précédente, ce qui nous permet de déplacer nos personnages au millimètre.

Comment trouvez-vous les histoires de Domo-kun ? Qu'est-ce qui vous inspire ?
G. T. : Comme Domo est un enfant, c'est un rêveur pour qui tout est nouveau et intéressant. Il me rappelle ma jeunesse quand j'ai exploré le monde autour de moi. Pour trouver des histoires, je n'ai qu'à me replonger dans mes souvenirs d'enfance.

Pouvez-vous me donner un exemple ?
G. T. : Par exemple, j'ai un frère aîné. Quand il était malade, mes parents prenaient forcément un peu plus soin de lui. Ça me rendait jaloux et je faisais semblant d'être malade aussi. J'ai fait jouer cette scène à Domo-ku et son compère Tâchan.

Domo-kun connaît un certain succès à l'étranger. Pourtant, il a un côté très japonais.
M. H. : C'est vrai que ses gestes ne sont jamais exagérés et qu'il s'emporte rarement. Comme beaucoup de Japonais, ses intentions ne sont jamais vraiment claires et sont sujettes à diverses interprétations. C'est au spectateur de remplir les cases, si je peux dire. C'est, en effet, très japonais.

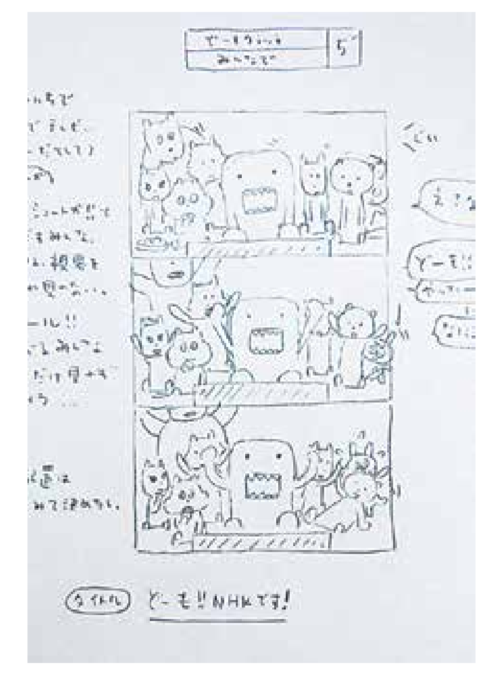
Domo-kun est né un peu par hasard. Qu'en est-il de vos créations ultérieures ?
G. T. : C'est toujours un peu la même chose avec nous. (rires) L'un de nos personnages les plus populaires s'appelle Komaneko que nous avons créé pour le Musée de la photographie de la ville de Tôkyô. C'était une chance pour nous

de braquer les projecteurs sur notre studio. Nous avons donc créé cette petite chatte prénommée Komaneko parce que c'est un chat (*neko* en japonais) dont l'histoire est racontée image *(koma)* après image. Cinema Rise à Shibuya l'a tellement apprécié qu'il nous a demandé de produire plusieurs courts-métrages qu'il projetait entre les séances. Puis, nous avons reçu des demandes pour des histoires plus longues et ainsi de suite. Nous avons suivi le mouvement.

Pensez-vous que Domo et Komaneko attirent des publics différents ?

G. T. : Je ne sais pas pour l'Europe, mais aux Etats-Unis, on traite Domo comme un ami. Il semble être populaire auprès d'un très large public. Au Japon, il s'adresse plutôt aux enfants. Ces derniers le considèrent comme un ami et les adultes le voient comme un gosse bizarre mais mignon. En tant que personnage, il est plutôt simple et il n'est capable que de dire *"Dômo"*. Cela laisse pas mal de place aux interprétations les plus diverses. C'est une des choses que je préfère chez lui. J'aime aussi le fait qu'il a des besoins extrêmement simples. Il veut simplement être heureux.

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon



Le story-board d'une des histoires de Domo-kun imaginées par Gôda Tsuneo.

Matsumoto Noriko : Ce que nous avons noté, c'est le succès de Domo-kun aux États-Unis alors que Komaneko est plus populaire en France. Bien qu'ils aient été imaginés par les mêmes équipes, ils ont été reçus différemment à l'étranger sans que nous sachions vraiment pourquoi.

Votre dernier grand projet a été "By your side". De quoi s'agit-il ?

G. T. : Juste après le tsunami du 11 mars 2011, le réalisateur Gregory Rood a lancé Zapuni dans le but de réunir des artistes japonais et étrangers pour qu'ils produisent des films pour les enfants frappés par la catastrophe. J'y ai participé en m'appuyant sur la chanson *By your side* de Sade. Les paroles *"I'll be there / Hold you tight to me"* m'ont servi de point de départ. Je pensais à tous ces gens qui avaient tout perdu. Je ne pouvais pas l'ignorer et je voulais aider les enfants qui avaient tant de défis à relever.

Propos recueillis par J. D.

DESTIN **Des personnages d'intérêt public**

À Ishinomaki, dans la région sinistrée par le tsunami de mars 2011, les mascottes sont sources de réconfort.

A la mode ces derniers temps, on assiste, au Japon, à la naissance d'une grande variété de mascottes. Il y a non seulement celles des préfectures, mais aussi celles de villes et de villages ou encore celles de boutiques et de quartiers. Elles sont bien évidemment kawaii (mignonnes), mais elles possèdent chacune une démarche originale et une façon unique de s'exprimer voire parfois un physique, à première vue, peu attirant. Tous les jours, ces mascottes apportent le sourire au Japon.

Dans la région d'Ishinomaki, on trouve des mascottes aussi mignonnes que bien d'autres plus connues à l'échelle nationale. Les Ishipyons sont les représentantes de la ville d'Ishinomaki. Il s'agit du couple formé par Ishipyon et son amie Ishipî. Très demandés lors d'événements de quartier, ils sont toujours entourés par une ribambelle d'enfants radieux.

Ishipyon est né, en 2008, à l'occasion du troisième anniversaire de l'extension de la ville d'Ishinomaki. Parmi 429 projets lancés lors d'un concours public, cette mascotte a été sélectionnée avec une tête représentant une pierre *(ishi)*, et un poisson à la main symbolisant le slogan de la ville *"Diversité culinaire, émotion, Ishinomaki"*. C'est l'année suivante qu'est née son amie Ishipî, pour former le couple bleu et rose, qui a tout de suite séduit le cœur des habitants.

Ishipyon est irrésistible lorsqu'il applaudit et encourage les uns et les autres. Avec ses bras, petits et courts, bien tendus, il est vraiment craquant. Quant à Ishipî, elle raffole des nouilles sautées, la spécialité locale d'Ishinomaki et elle se vante d'applaudir bien mieux que son ami. Tous les deux adorent les enfants et rêvent de partir à l'étranger et de faire de leur ville une ville touristique. On leur a également créé deux chansons — *Ishinomaki guruguru jankenpon* [Pierre-ciseaux-feuille, tourbillons de Ishinomaki] et *Makisen Oritara* [En descendant du train d'Ishinomaki] — sur lesquelles ils dansent joyeusement avec les enfants en feignant de tomber, ce qui entraîne l'hilarité générale. À l'image de leur nom, les Ishipyons marchent en sautant à petit pas. En les rencontrant dans la rue, vous ne pourrez pas vous empêcher de vous esclaffer. [pyon est une onomatopée désignant un sautillement].

Il y a aussi Îto et Îna, le gourmand et la timide avec leurs grands yeux. Ce sont les mascottes de la ville de Higashi-Matsushima. Îto avec sa petite sœur Îna sont si populaires qu'ils apparaissent dans certains spots télé. C'est un an après l'extension de la ville de Higashi-Matsushima, en 2005, qu'est apparu Îto, dont le nom est composé d'*east* (*higashi* en japonais) et *heart* (prononcé *hâto* en japonais). Leurs oreilles ressemblent à un pétale de cerisier, arbre symbole de la ville et leurs couleurs bleues et vertes représentent la mer et la nature. Leurs poils rétractiles sur la tête servent à repérer toutes les bonnes choses à manger et les événements amusants. Leurs visages ont la forme du hiragana ひ (*hi*), première syllabe du nom de la ville, symbolisant littéralement le visage de la cité. En 2010, à l'issue d'une "enquête" menée par la mairie a permis de découvrir l'existence de sa petite sœur Îna.

D'après les recherches effectuées, Îto est un petit lutin de 5 ans, très gourmand. Il apprécie notamment les fruits de mer et les produits agricoles locaux. Il ne manque pas de se montrer au moment des fêtes de quartiers. Il a aussi le talent de comprendre le dialecte de Higashi-Matsushima. Il s'est plaint que l'on confonde

石巻日日新聞

Comme nous vous l'avions annoncé dans notre numéro de mars, nous avons entamé la publication d'une série d'articles rédigés par l'équipe de l'*Ishinomaki Hibi Shimbun* dans le but d'informer les lecteurs sur la situation dans l'une des villes les plus sinistrées. Malgré ses difficultés, ce quotidien local continue à enquêter et à apporter chaque jour son lot de nouvelles. Si vous voulez le soutenir dans sa tâche, vous pouvez vous abonner à sa version électronique pour 1000 yens (moins de 7 euros) par mois :
https://newsmediastand.com/nms/N0120.do?command=enter&mediaId=2301

sa ville avec une autre Higashi-Matsuyama, située, elle, dans la préfecture de Saitama ; mais il s'est réjoui lorsque cette pseudo-homophonie a permis d'établir, lors du séisme du 11 mars 2011, des accords d'aide mutuelle entre les deux villes. Sa petite sœur Îna est une fille très timide. En écoutant son frère parler des histoires de la ville, elle s'est décidée de s'y rendre. C'est alors que les habitants l'ont découverte. C'est une fan des Blue Impulse, l'équivalent de la Patrouille de France qui est rattachée à la base aérienne de Higashi-Matsushima. Mais il ne faut pas divulguer cette information ! De nombreux mystères entourent encore leur existence et les habitants continuent leur recherche pour mieux les connaître.

Évoquons maintenant la star d'Onagawa. Avec ses plumes blanches et transparentes, son chapeau de marin, et son bec jaune, Shîparu-chan, 23 ans est la mascotte de ce quartier. Si l'on avait perdu sa trace depuis le séisme, c'est qu'il était parti dans les îles du sud et s'était efforcé de devenir plus mignon avant de revenir en fanfare. Sa transformation a été surprenante car il a trouvé la parole pour devenir la mascotte officielle du quartier. Gros bavard, on lui demande souvent de *"fermer son bec !"*.

Né sur l'île de Ashijima, connu comme réserve des goélands à queue noire, son nom est formé de *shî* (prononciation japonaise du terme anglais *sea* qui signifie "mer") et de *paru* (prononciation japonaise du mot anglais *pal* qui veut dire "ami"). On dit que c'est un garçon, mais, d'un coup de magie, il peut se transformer en personnage féminin. Contrairement aux autres goélands, réputés pour défendre leur territoire, c'est un tendre qui n'aime pas les conflits au point de, souvent, laisser filer sa proie. Il a un tic, celui d'ajouter *paru* à la fin de chaque mot, comme *ganparu* au lieu de *gambaru* ("faire de son mieux"). Sur Twitter, il n'oublie pas de nous tenir au courant de toutes les informations touristiques du quartier. Il s'exprime sans ambages, ce qui explique son succès. Lorsqu'on l'a interrogé sur l'avenir d'Onagawa, il a répondu de sa belle voix : *"Que la ville soit remplie de sourire, paru !"*

En effectuant ce reportage, j'ai été vraiment très surpris par la grande variété de mascottes présentes dans la région d'Ishinomaki. J'ai découvert Shigehiro-kun qui tire son origine du bœuf de la préfecture de Miyagi et du canton de Momou de la ville d'Ishinomaki ou encore Chachamaru, qui doit son nom à un fameux marchand ambulant de nouilles sautées d'Ishinomaki. On trouve également Ôno-kun, ce singe qui est intervenu pour aider les personnes réfugiées du quartier de la gare d'Ono à Higashi-Matsushima dont l'album photos publié lui a permis de gagner maintenant une notoriété nationale. *Onna no ko spy no Ishinomaki* [L'espionne d'Ishinomaki], héroïne conçue par les enfants journalistes du quotidien *Ishinomaki Hibi Shimbun* est devenue un personnage récurrent qui ne cesse d'être présent dans les émissions de radio, de télé et au théâtre.

Il n'est pas exagéré de dire que toute la région d'Ishinomaki possède un trésor de mascottes. Elles sont nées dans des circonstances très variées. Les histoires que l'on raconte autour de leur naissance sont souvent farfelues. Mais elles ont toutes comme point commun d'apporter la chaleur des gens qui ont participé à leur création et de manifester la volonté de partager cette affection. C'est la raison pour laquelle la présence des mascottes apporte le sourire et les rires. Ce reportage a été réalisé avec l'aide de la gare JR d'Ishinomaki. Cela a permis de rassembler les trois mascottes des communes de la région d'Ishinomaki. Elles possèdent cette bonne humeur communicative qui permet à chacun de trouver la joie.

Ohmi Shun



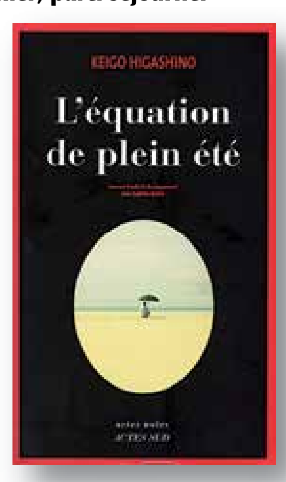
Watanabe Yûki - Ishinomaki Hibi Shimbun

Ishipyon, mascotte de la ville d'Ishinomaki, Îto qui représente Higashi-Matsushima et Shiparu-chan d'Onagawa ont permis à la région de retrouver un peu le sourire après le terrible séisme de mars 2011.


atsu atsu®
JAPAN EXPO
du 2 au 6 Juillet 2014
YAKISOBA
TAKOYAKI

POLAR **Higashino résout tous les problèmes**

Si la littérature policière venue de Scandinavie commence à vous lasser ou si vous cherchez une alternative aux polars américains, tournez-vous vers ceux venus du Japon. Parmi les auteurs à suivre et à dévorer, HIGASHINO Keigo est sans doute l'un des plus prometteurs. Actes Sud le publie depuis 2010 et vient de sortir l'un de ses grands succès *L'Equation de plein été* qui met en scène l'un de ses personnages récurrents, le professeur YUKAWA. Ce dernier, parti séjourner dans une petite station balnéaire, se retrouve confronté à un crime commis contre l'un des clients de l'auberge qu'il fréquente. Comme à son habitude, HIGASHINO crée un climat propice à la réflexion. C'est un vrai plaisir que de suivre l'enquête de YUKAWA dont l'une des principales qualités est de refuser les solutions trop simplistes. On aimerait maintenant qu'un distributeur de cinéma français un peu futé s'intéresse à l'adaptation de ce roman sorti en 2013 sur les écrans nippons. Avec FUKUYAMA Masaharu (*Tel père Tel fils*) dans le rôle de YUKAWA.



L'Equation de plein été de HIGASHINO Keigo, trad. par Sophie Refle, éd. Actes Sud, collection Actes noirs, 22,80 €.

EXPOSITION **Samouraïs**

Le Musée d'histoire de Nantes est non seulement un magnifique endroit, mais cette année, il propose une exposition tout à fait extraordinaire consacrée aux samouraïs. Sous la direction de l'historien Pierre-François Souyri qui connaît le sujet sur le bout des doigts, cet événement explore l'univers du samouraï aussi bien dans sa dimension militaire que culturelle. De très nombreux objets rares permettent de mieux saisir ce monde. Jusqu'au 9 novembre.



Château des ducs de Bretagne
4, place Marc Elder, 44000 Nantes
Tél. 02 51 17 49 48
Exposition Samouraï : 7€ (5€ tarif réduit)

MANGA **Son nom est personne**

Une très bonne surprise que cette série en 3 volumes signée TANABE Gou. Une histoire bien ficelée et haletante qui met en scène Kawai, un détective au passé trouble, dans une enquête pour le moins étrange et sanglante. Si le scénario suffit à lui-même pour tenir en haleine le lecteur, que dire de la qualité du graphisme si ce n'est qu'il donne encore plus de force au récit. Son trait apporte une touche supplémentaire à la noirceur de l'histoire. Une pépite à ne pas laisser passer. Vous le regretteriez.

Mr. Nobody, de TANABE Gou, trad. de Sébastien Ludmann, Doki-Doki, 8,95 €.

HUMEUR par KOGA Ritsuko

Pas toujours facile de faire comme si...

Je rêvais d'habiter en France et de m'habituer à agir ou à réagir quotidiennement comme ses citoyens, sans avoir d'idée concrète sur leur façon de vivre. Arrivée en France à l'âge de 18 ans, j'ai apprécié ma nouvelle vie et je n'ai pas eu beaucoup de mal à m'y adapter. J'ai naturellement commencé à faire la bise sur la joue et à traverser la rue sans respecter les signaux.
Néanmoins, malgré toutes ces années passées ici, je n'arrive pas encore, dans certains cas, à agir comme eux. Au supermarché, si je vois une queue derrière moi à la caisse, je me dépêche et je règle mes courses rapidement. Je sais que l'on a le droit de prendre son temps, mais je ne peux pas me permettre de ne payer qu'après avoir tout rangé dans mon sac. Dans le train, je respecte toujours la "place réservée". Mais il y a souvent quelqu'un déjà assis à ma place. Il a du mal à me la rendre, me jetant un regard qui veut dire que c'était mon problème. Je ne le laisse pas faire et je finis par récupérer ma place, car je ne comprends vraiment pas pourquoi chacun ne s'assoit pas à sa place, sinon à quoi ça sert de la réserver ? À part ça, quand je sors, je ne prends pas de bagages que je ne peux pas porter moi-même et je n'attends pas devant un escalier qu'on vienne m'aider. Je sais que c'est plutôt sympa de vivre dans cette société où l'on s'entraide. Mais c'est plus fort que moi.



En France, je veux faire comme les Français, mais mon instinct formé au Japon me dit de ne pas perdre de temps, de respecter la discipline pour ne pas déranger les autres et de ne pas négliger mes responsabilités. En me conformant à ces règles, je me sens en phase avec l'archipel. Mais c'est justement à cause d'elles que je me sens parfois un peu décalée avec la France. C'est compliqué. Je dois avoir un esprit plus libre ! Pour cela, il est peut-être temps que je prenne mes vacances. À ce propos, on peut dire que j'ai pris le pli français !


LE NOUVEAU
TOM SAWYER
Des aventures palpitantes et dépaysantes
sur une île de l'extrême sud-ouest
de l'archipel Nippon.
Par les auteurs de
GIGA TOKYO TOYBOX !
SÉRIE EN
3 TOMES
LE NOUVEAU
TOM SAWYER
1
UME TAKAHIRO OZAWA
ASAKO SEO
DISPONIBLE
EN LIBRAIRIE
komikku
ÉDITIONS
© UME 2011 / SHINCHOSHA PUBLISHING CO.

EXCLU Il était une fois Hashimoto Kachou

Glénat publie en exclusivité cette jeune mangaka qui s'est fait connaître sur Internet. Nous l'avons rencontrée à Tôkyô.

Tandis que le marché du manga au Japon semble en perte de vitesse avec un chiffre d'affaires qui est passé de 300 milliards de yens en 1995 à 160 milliards récemment, la France demeure un solide débouché pour la production nippone. Réussir en tant que mangaka dans l'archipel relève aussi de la gageure dans la mesure où les éditeurs japonais se concentrent davantage sur les séries à succès que sur les nouveaux venus. Compte tenu de cette situation, certains artistes japonais cherchent d'abord à se faire connaître à l'étranger. C'est le cas de HASHIMOTO Kachou, une mangaka de 33 ans dont la série de science-fiction *Cagaster* paraît ces jours-ci chez Glénat en exclusivité mondiale. Nous l'avons rencontrée à Tôkyô avant son départ pour la Japan Expo.

Je sais qu'on vous connaît aussi sous le nom de Hashimoto Chicken. D'où vient ce prénom pour le moins étonnant ?

HASHIMOTO Kachou : Haha ! Il se trouve que j'adore les poules. Je les trouve très mignonnes et bien sûr j'aime aussi en manger. Voilà pourquoi j'ai choisi ce pseudonyme. Kachou écrit avec des caractères chinois signifie oiseau.

Je suppose que vous êtes une grande lectrice de manga. Avez-vous un titre préféré ?

H. K. : J'ai commencé à m'intéresser au manga quand j'étais au lycée. À cette époque, j'appréciais surtout Ushio et Tora de FUJITA Kazuhiro. Cette histoire m'a beaucoup influencée et m'a incitée à me lancer dans le dessin. C'était la première fois que je trouvais un manga intéressant. J'étais particulièrement attirée par les efforts du protagoniste pour affronter les difficultés. Ce fut comme une leçon de morale et je peux dire que j'ai été touchée par cette histoire au-delà de sa valeur artistique.

En tant qu'amateur de manga, quel genre vous attire le plus ?

H. K. : Comme je vous le disais, j'ai pénétré dans le monde du manga grâce à Ushio et Tora qui raconte les relations entre un garçon et une créature surnaturelle qui ressemble à un tigre. Ensemble ils combattent des *yôkai*, ces créatures issues des croyances anciennes. J'ai donc développé un intérêt pour ces esprits qui appartiennent au folklore japonais.

Quand avez-vous décidé de devenir mangaka ?

H. K. : Dès que j'ai commencé à lire des mangas, j'ai senti que j'avais envie de raconter mes propres histoires. Avec mes camarades de classe, nous dessinions dans nos cahiers et on se montrait mutuellement le résultat de nos efforts.



Ensuite vous êtes devenue l'assistante de HIGUCHI Daisuke ?

H. K. : Oui, c'est bien cela. J'ai rejoint son studio à l'âge de 18 ans juste après avoir terminé le lycée. J'y ai travaillé environ deux ans. Quand j'ai annoncé à mon prof que j'allais faire du manga, il m'a dit que j'étais folle. Mais ça ne m'a pas fait changer d'avis. *(rires)*

Au Japon, être assistant est la première étape logique dans la carrière d'un mangaka. Que doit faire un apprenti mangaka pour être engagé ?

H. K. : En ce qui me concerne, une de mes amies travaillait déjà pour HIGUCHI-sensei. Elle m'a proposé de faire un essai. C'est comme ça que tout a commencé. Sinon vous pouvez prendre contact avec un éditeur pour voir s'il est à la recherche d'un assistant ou bien consulter les petites annonces publiées dans les magazines de mangas.

Comment s'est déroulée cette expérience ?

H. K. : J'ai beaucoup appris de HIGUCHI et pas seulement en termes d'art et de techniques. Il m'a enseigné la valeur de la persévérance. Il publiait ses œuvres dans l'hebdomadaire Shônen Jump. Nous courrions toujours après le temps pour respecter les délais. C'était très stressant, mais j'ai appris qu'on pouvait ne pas céder devant ce genre de pression. Higuchi avait transformé sa maison en studio. Tous ses assistants y étaient rassemblés. Nous y travaillions, mangions et dormions. C'est ça la vie d'un mangaka. Vous pensez et vous respirez manga à tout moment. Et lorsque vous participez à cet univers magique et créatif, vous ne pouvez pas baisser les bras et prendre du repos.

J'ai entendu dire que les assistants menaient une vie très difficile et qu'ils devaient travailler dur pour toucher très peu d'argent.



Irwin Wong pour Zoom Japon

H. K. : C'est vrai que ceux qui choisissent de faire ce métier doivent être prêts à mourir pour leur art. En d'autres termes, cela veut dire que vous avez intérêt à faire autre chose car la reconnaissance - si elle arrive - ne vient qu'après une longue pratique. Dans mon cas, lorsque j'ai commencé à dessiner, j'étais loin d'un niveau professionnel. Cette expérience d'assistante a donc été davantage une école qu'un véritable travail. Je ne pouvais donc pas prétendre à un vrai salaire. À cette époque, je vivais encore chez mes parents et je n'étais pas pressée d'en faire mon gagne-pain.

Vous avez commencé à travailler sur Cagaster en 2006. Vous aviez alors 25 ans. Cela vous a pris sept ans pour boucler cette histoire de mille pages divisée en six volumes. Comment avez-vous fait pour gagner votre vie pendant tout ce temps ?

H. K. : J'ai fait plein de petits boulots et pendant mon temps libre, je dessinais soit au studio, soit à la maison. Après avoir quitté le studio de HIGUCHI, je suis devenue freelance et j'ai travaillé pour plusieurs éditeurs. J'ai bossé sur des ouvrages pédagogiques ou des histoires de paris, mais j'ai surtout fait du manga shônen, mon genre préféré. À cette époque, j'ai édité moi-même Cagaster sous forme de *dôjinshi* que je vendais lors de conventions comme le Komiket.

En tant qu'artiste, comment avez-vous évolué au cours de toutes ces années ?

H. K. : Jusqu'à très récemment, j'étais une mangaka qui publiait à compte d'auteur, ce qui est très difficile. C'est donc plus au niveau de ma vie personnelle que j'ai changée qu'à celui de mon quotidien. Au début, ce n'était pas facile de négocier avec les éditeurs. J'en suis arrivée à réaliser que ce j'aimais



Une des planches de Cagaster, *un manga futuriste*

dessiner et ce que l'on me demandait étaient très différents. J'ai donc choisi de dessiner ce que je voulais sans trop me demander comment mon travail serait perçu. Dans cette démarche, j'ai été aidée par mes amis artistes qui m'ont encouragée sur cette voie et conseillée de publier en ligne ou sous forme de *dôjinshi*. Il y a huit ans, peu de mangaka montraient leurs œuvres sur Internet. C'était assez nouveau. Dès que j'ai commencé à le faire, j'ai reçu des réactions très positives. Peu à peu, mon manga a commencé à susciter l'attention avant de connaître le succès en ligne. J'étais très heureuse de lire les commentaires. Cet échange direct avec mes lecteurs m'a donné beaucoup de confiance dans mes capacités.

***Cagaster* est une histoire de science-fiction qui commence à la fin du XXIe siècle lorsqu'une mystérieuse maladie transforme un homme sur un million en un monstrueux insecte carnivore.**

Pourquoi avez-vous choisi ce sujet ?

H. K. : Tout a commencé avec La Métamorphose de Kafka. J'avais été frappée par le début de ce roman quand le personnage principal se réveille et découvre qu'il s'est transformé en un insecte.

Est-ce ce que vous préférez dans votre manga ?

H. K. : Oui. J'aime quand les gens se transforment en insectes. Cela dit, ce n'est pas l'horreur de la transformation qui m'intéresse, mais la réflexion sur la transformation du monde quand la métamorphose se produit. Que ferait-on si cela se produisait vraiment ? Comment gérerions-nous un événement catastrophique de cette nature ? Je trouve ça fascinant et je pense que c'est une bonne source de réflexion.

Vous avez évoqué tout à l'heure Ushio et Tora comme source d'inspiration. Y en a-t-il d'autres ?

H. K. : Beaucoup d'autres. J'aime en particulier les films d'animation des studios Ghibli et Gainax. J'apprécie aussi la série *Sekai meisaku gekijô* (Chefs-d'œuvre du monde entier), un programme télévisé qui propose des adaptations animées de classiques de la littérature.

Comment vous définiriez-vous en tant que mangaka ?

H. K. : Je me considère comme une mangaka classique. Dessiner des choses bizarres ne me tente guère. Je préfère suivre les pas de mes illustres prédécesseurs. J'ai toujours été impressionnée par leur parcours artistique et le haut niveau de qualité de leurs œuvres. Je suis plus tentée de poursuivre ce genre de tradition. Par exemple, j'aime beaucoup le manga historique *Vinland Saga* (publié en France par Kurokawa) de YUKIMURA Makoto. J'aimerais beaucoup pouvoir créer une histoire aussi bien structurée. Je ne suis pas sûre d'être capable d'y arriver, mais au moins j'essaie. J'espère que je n'apparais pas comme trop bouchée. *(rires)*

Comment avez-vous réussi à être publiée en

RÉFÉRENCE

Cagaster de HASHIMOTO Kachou, éd. Glénat, 6,90 €. Tome 1, en vente le 2 juillet. Tome 2 en vente le 2 septembre.

France alors que vous n'avez aucun contrat au Japon ?

H. K. : C'est le fruit d'une rencontre lors d'une convention où je vendais mon manga.

Combien d'exemplaires imprimez-vous alors ?

H. K. : Je commence avec 600. J'en tire 400 de plus quand j'ai épuisé le premier stock. En tout, j'ai dû vendre environ 1 400 exemplaires de chaque volume. Chez moi, c'est plein de cartons. D'un certain côté, j'aimerais arrêter car c'est difficile et cela prend beaucoup de temps sans oublier les coûts d'impression et le manque d'espace. Mais en même temps, je suis très contente quand les gens achètent mes œuvres. Je n'ai donc pas encore tranché.

Que pensez-vous de l'industrie du manga ?

H. K. : Comme je vous le racontais, il m'est arrivé de m'accrocher avec des éditeurs sur la façon de faire du manga. On ne cessait pas de me demander quel genre d'artiste je voulais devenir mais à cette époque je voulais seulement dessiner ce qui me passait par la tête. J'étais surprise par cette approche et j'étais incapable de répondre à ces questions. Ce n'est que plus tard que j'ai compris. Si vous voulez faire ce métier de façon professionnelle, il est indispensable de réfléchir posément à chaque projet que vous entreprenez. C'est très important de créer une relation très forte avec votre éditeur fondée sur la confiance et la compréhension. Et cela ne peut se produire qu'au travers un échange permanent d'idées.

Le manga est un univers difficile à percer et il y a peu d'élus. Auriez-vous un conseil à donner aux apprentis mangaka ?

H. K. : Dessinez, quel que soit le moment, quel que soit l'endroit sans penser à la qualité ou aux ventes. Si vous dessinez en permanence et si vous consacrez assez de temps et d'énergie à votre art, vous finirez par atteindre les objectifs que vous vous êtes fixés. C'est un processus d'apprentissage constant. Plus vous en ferez, mieux vous y arriverez.

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN DEROME



HASHIMOTO Kachou pour Zoom Japon

À l'issue de l'entretien qu'elle nous a accordé, HASHIMOTO Kachou nous a offert ce petit dessin.

MANGA Kusumi Masayuki se met à table

Scénariste de TANIGUCHI Jirô, il a aussi écrit l'histoire du manga *Mes petits plats faciles* publié chez Komikku.

Comment est née l'idée de *Mes petits plats faciles (Hana no zubora-meshi)* ?
KUSUMI Masayuki : L'idée vient d'une éditrice, qui, sachant que j'avais travaillé sur une autre œuvre intitulée *Le Gourmet Solitaire,* m'a demandé si je pouvais en faire une version féminine. L'idée de base était donc de parler d'une femme et de nourriture. Au tout début, nous imaginions qu'elle achèterait de la nourriture par correspondance, mais je n'étais pas à l'aise avec cette idée parce que moi-même, je n'achète pas de cette manière. Par conséquent, je suis parti sur l'idée toute simple d'une femme qui mange seule chez elle. Et comme le magazine où cette histoire était prépubliée s'adresse à un lectorat de femmes au foyer, j'ai décidé de faire de mon héroïne une femme au foyer. Par ailleurs, comme je ne voyais pas comme faire rêver les lectrices avec un personnage âgé, j'ai choisi de créer une jeune femme de trente ans mais qui fait moins que son âge. Ensuite, nous avons choisi la dessinatrice, en l'occurrence MIZUSAWA Etsuko, parmi plusieurs dessinateurs. Après avoir vu ses dessins, j'ai encore peaufiné l'histoire.

Comment avez-vous fait ce choix ?
K. M. : D'abord, l'éditrice a fait une sélection et m'a présenté divers genres de dessins. J'ai choisi celui qui me plaisait le plus.

Qu'est-ce qui vous plaît dans le dessin de Mme Mizusawa ?
K. M. : J'ai pensé que son trait plairait et aux femmes et aux hommes. Par ailleurs, moi-même, je ne lis pas ce genre de manga, alors j'ai trouvé que c'était un défi intéressant. C'est typiquement



le genre de dessin qui ne m'attire pas en tant que lecteur ! *(rires)* J'ai commencé ma carrière dans ce milieu il y a trente ans et dès le début, je me suis toujours associé à une personne qui avait un style complètement différent du mien. Je dessine moi aussi, mais pas de manga, plutôt des illustrations. La première personne avec laquelle j'ai collaboré avait un style de dessin très réaliste et même un peu sombre. Tout mon contraire ! Et c'était très intéressant. Puis j'ai collaboré avec TANIGUCHI Jirô. Quand j'ai réalisé que j'allais travailler avec cet auteur, je sentais un tel fossé entre nous que j'ai eu un moment d'hésitation. Mais là encore, c'est justement parce que nous sommes très différents que ça a été intéressant de travailler ensemble.

Racontez-nous votre rencontre avec TANIGUCHI Jirô.
K. M. : Je l'ai rencontré dans le cadre du projet du *Gourmet Solitaire*. J'avoue que je ne vais pas vers les gens de moi-même, ce sont plutôt les gens qui viennent à moi. Les histoires que j'écris évoluent en fonction de ces rencontres. Dans le cas du *Gourmet Solitaire,* c'est TANIGUCHI Jirô qui m'a contacté pour me demander d'écrire un scénario au sujet de la nourriture.

Quels souvenirs gardez-vous de votre collaboration sur *Le gourmet solitaire* (*Kodoku no Gurume,* 1994) et *Le Promeneur* (*Sanpo mono,* 2003) ?
K. M. : Je lui ai remis le scénario de la première histoire et diverses photos de documentation. Et, plus tard, quand j'ai vu le résultat, j'ai été bluffé par la précision et le détail de ses dessins. Dans les histoires que j'écris, il ne se passe pas grand-chose, il n'y a pas de grand événement. J'ai presque été gêné que mes histoires, qui sont si simples, soient si bien dessinées et qu'avec son équipe, il y consacre tant de temps. Pour *Le Promeneur,* j'ai souvenir de m'être beaucoup promené ! *(rires)* Quand on se promène, on marche sans but particulier. Une promenade n'a pas vraiment de sens. C'est pour écrire des histoires dépourvues de sens mais intéressantes malgré tout que j'ai parcouru tout Tôkyô, en quête d'inspiration ! À chaque fois que je rentrais d'une promenade, je me disais : "*Je vais avoir du mal à faire un manga à partir de ça !*".

Comment travaillez-vous avec les dessinateurs, plus concrètement ?
K. M. : J'ai deux manières de travailler sur un scénario. La première, c'est d'écrire les textes et de les envoyer. C'est comme ça que j'ai travaillé et avec TANIGUCHI Jirô et avec MIZUSAWA Etsuko. La seconde, c'est de dessiner une sorte de story-board que je faxe à la personne avec qui

je collabore. C'est ce que je fais pour deux publications actuellement. Quand j'ai commencé à travailler avec TANIGUCHI Jirô, je savais qu'il voudrait garder la main sur le découpage, alors je me suis contenté d'écrire brièvement ce que j'imaginais sur chaque page, et je le laissais libre de dessiner comme il le souhaitait. Je ne lis l'histoire terminée qu'à la fin de chaque chapitre et je corrige un peu mes dialogues après avoir vu les dessins, de manière à ajuster le ton ou les tournures de phrases au visage du personnage, pour accentuer l'humour…

Pour *Mes petits plats faciles,* avez-vous testé toutes les recettes ?

K. M. : Hana est un personnage qui n'aime pas cuisiner. C'est une flemmarde… et donc, on est pareil ! Chaque mois, quand la date limite de rendu de mon travail approche, je me dis : "*mais qu'est-ce que je vais bien pouvoir me faire à manger ?*". Les recettes de *Mes petits plats faciles* ont été créées spécifiquement pour ce manga. Par exemple, en ce moment, je suis à la recherche d'inspiration culinaire… Tiens des sandwichs ! (Une personne de l'assistance a commandé un sandwich club) *(rires)* Jusqu'à présent, j'ai fait des toasts, mais pas des sandwichs… Avec une belle assiette, ça donne un côté plus haut de gamme. Voilà, je travaille comme ça. Après, j'envoie mon idée avec le détail des assaisonnements à MIZUSAWA Etsuko et je lui demande expressément de faire la recette et de goûter le résultat. Parce que sans ça, elle ne peut pas transmettre les émotions exprimées dans le scénario. C'est important de faire l'expérience sensorielle des recettes pour pouvoir les transmettre par le dessin.

Il existe une multitude de mangas culinaires au Japon. Même en France, où la cuisine est très populaire et importante, on ne connaît pas un tel phénomène. Comment expliquez-vous un tel intérêt ?

Sahé Cibot pour Zoom Japon

KUSUMI Masayuki est un scénariste de talent qui a collaboré avec de grands noms du manga. Parmi eux, figure notamment TANIGUCHI Jirô. Ils ont travaillé ensemble sur Le Gourmet solitaire *et* Le Promeneur, *deux œuvres qui ont rencontré un beau succès.*

LIBRAIRIE D'OCCASION



LIVRES | CD | DVD | JEUX

LIVRES, MANGAS, CD, DVD JAPONAIS

(Boutique Paris Opéra)

A partir de



SOLDES du 25/06 au 29/07/2014

ACHETEZ & VENDEZ

BOOK•OFF PARIS OPÉRA
(livres, CD, DVD japonais)
29 rue Saint-Augustin, 75002 Paris
01 42 60 04 77 / 10h00 - 19h30

BOOK•OFF QUATRE SEPTEMBRE
(livres, CD, DVD français, anglais...)
11 rue Monsigny, 75002 Paris
01 42 60 00 66 / 10h00 - 19h30

BOOK•OFF FAUBOURG SAINT-ANTOINE
(livres, CD, DVD français, anglais...)
90 rue du Faub. Saint-Antoine 75012 Paris
01 58 51 21 72 / 10h00 - 19h30





K. M. : Bonne question ! On doit être gourmand ! Mais il faut savoir qu'au Japon, plutôt que de manger beaucoup, on aime goûter plein de choses et on aime aussi faire varier ce qu'on mange d'un jour à l'autre. Par ailleurs, il faut dire que c'est difficile de dessiner de la nourriture, surtout dans le cas des mangas puisqu'ils sont en noir et blanc. Un sandwich dessiné en couleurs peut être appétissant, mais en noir et blanc… c'est une autre paire de manches ! Un curry, il faut le rendre appétissant en le colorisant en gris ! Déjà que ce n'est pas évident de prendre une photo appétissante d'un plat en noir et blanc, le dessiner est encore plus complexe. Il est donc également indispensable que les visages des personnages expriment l'appétit que suscite le plat chez eux… Si on prend l'exemple du cinéma, c'est pareil : quand je regarde un film étranger et qu'un personnage mange, même s'il s'agit d'un plat que je ne connais pas, s'il le mange en prenant du plaisir, ça me donne envie de goûter le plat ! *(rires)*

D'ailleurs, vous considérez-vous comme un gourmet ?

K. M. : Non. J'aime manger, j'aime tous les types de cuisines, je ne suis pas difficile, mais je ne suis pas à l'affût de nouveaux plats ou de nouveaux restaurants. Je préfère rester dans mon quartier, tranquille. Quand on devient gourmet, on devient plus exigeant, plus sélectif. Je n'ai pas envie de devenir comme ça.

Quel est votre plat favori ?

K. M. : Mon aliment préféré, que je pourrais manger tous les jours, est le riz. Après, en termes d'accompagnement, j'aime la viande, le poisson, les légumes… J'aime beaucoup le chou, tiens ! La soupe, en salade… J'ai des goûts assez simples en fait !

Vous avez fait une apparition dans l'adaptation télévisée du *Gourmet solitaire*. Racontez-nous cette expérience.

K. M. : La production craignait qu'il y ait un trop grand décalage entre le manga et la série, et que par conséquent, les fans s'en plaignent. L'acteur avait un visage différent de celui du héros du manga, et, forcément, sa manière de manger aussi était différente, ce qui pouvait fâcher les fans de l'œuvre originale. De plus, le premier épisode se passe dans un *izakaya*. Or, INOGASHIRA Gorô, le héros du *Gourmet Solitaire,* ne va jamais dans un *izakaya*. Mais comme le producteur tenait à tourner cet épisode dans ce genre d'établissement, il a décidé d'ajouter une séquence de type "guide touristique" à laquelle il m'a demandé de participer de manière à ce que les fans du manga comprennent que, moi, le scénariste, j'avais validé les changements par rapport à l'œuvre originale. Il était prévu que je ne participe qu'aux trois premiers. Mais comme finalement, ça a beaucoup plu, on m'a demandé de continuer. Autrement dit, on me voit à chaque fin d'épisode, en réalité ! Et c'est comme ça, que, de fil en aiguille, j'en suis arrivé à un point où quand j'allais au restaurant, des gens me reconnaissaient. J'aurais dû me déguiser !

En France, on vous connaît uniquement à travers des mangas sur la cuisine. Est-ce votre seul thème de prédilection ? Ou avez-vous d'autres centres d'intérêt ?

K. M. : J'écris beaucoup de choses sur d'autres thèmes que la cuisine, mais j'ai beaucoup de commandes sur cette thématique. Pourtant, personnellement, j'aimerais écrire sur d'autres sujets ! Il se trouve que le nouveau projet sur lequel je travaille actuellement va dans ce sens : je collabore cette fois avec une dessinatrice qui adore les *sento* (bains publics, voir *Zoom Japon* n°35, novembre 2013) et qui souhaite transmettre par le manga les petits plaisirs simples du bain. Personnellement, j'aime aussi les *sento* et j'ai écrit un essai à ce sujet par le passé. Je me suis donc dit qu'il suffirait de transcrire ce que j'avais raconté dans cet ouvrage en version féminine. Et là… j'ai réalisé que comme j'étais un homme, je ne connaissais pas les bains des femmes ! *(rires)* L'idée n'est pas d'en faire une œuvre érotique, mais légère et enjouée, en adoptant le point de vue d'une femme, de raconter les petits plaisirs de sa vie quotidienne.

Auriez-vous un message pour les lecteurs ?

K. M. : Tout d'abord, merci de lire mes petits mangas ! Comme vous le savez, j'ai travaillé sur *Le Gourmet Solitaire,* qui a été adapté à la télévision. Depuis, il se trouve que de plus en plus d'étrangers se rendent dans les restaurants présentés dans le téléfilm. L'autre jour, je suis allé dans celui qui est présenté dans le premier épisode de la saison 1. Un groupe de quatre jeunes Chinois, trois hommes et une femme, y était attablé. Ils sont venus me demander une dédicace, car ils m'avaient vu dans la série. Ils étaient contents d'un tel hasard, alors nous avons discuté, pris des photos ensemble. Un peu plus tard, un vieux monsieur qui était aussi assis dans le restaurant s'est levé pour aller aux toilettes et en passant, il m'a dit qu'il était lui aussi venu de Chine et que, de la même manière, il avait découvert ce restaurant dans le feuilleton ! En voyant que j'étais surpris, la propriétaire du restaurant m'a expliqué qu'elle accueillait des clients étrangers, majoritairement de Chine et de Corée, chaque semaine. En les observant, elle pouvait deviner qu'ils avaient vu le téléfilm et leur proposer les plats qui figuraient dans l'adaptation télévisée, vu que souvent, ils ne peuvent pas lire le menu qui est tout en japonais. Actuellement, il y a des tensions entre nos deux pays, alors je me dis que les gens ne se battent pas quand il s'agissait de partager un bon plat ensemble ! Si les gens discutaient en mangeant des bonnes choses, ils seraient peut-être plus enclins à communiquer paisiblement. La bonne cuisine, c'est quelque chose d'universel !

PROPOS RECUEILLIS PAR SAHÉ CIBOT

CINÉMA Sôda explore les maux du Japon

Défenseur du film d'observation, le documentariste a suivi une campagne électorale pas tout à fait comme les autres.

Comme chaque année au printemps, Paris est le cadre du festival Cinéma du réel. Le documentariste SÔDA Kazuhiro qui réside à New York est venu présenter son documentaire Senkyo 2 [Elections 2, 2013) sélectionné dans la compétition internationale. Il a accordé à Zoom Japon un entretien lors de son passage au Centre Pompidou où son film était projeté.



DR

M. Yama avait prévenu qu'il ne mènerait pas la même campagne que par le passé.

Qu'est-ce qui vous a amené à tourner Elections 2 ?

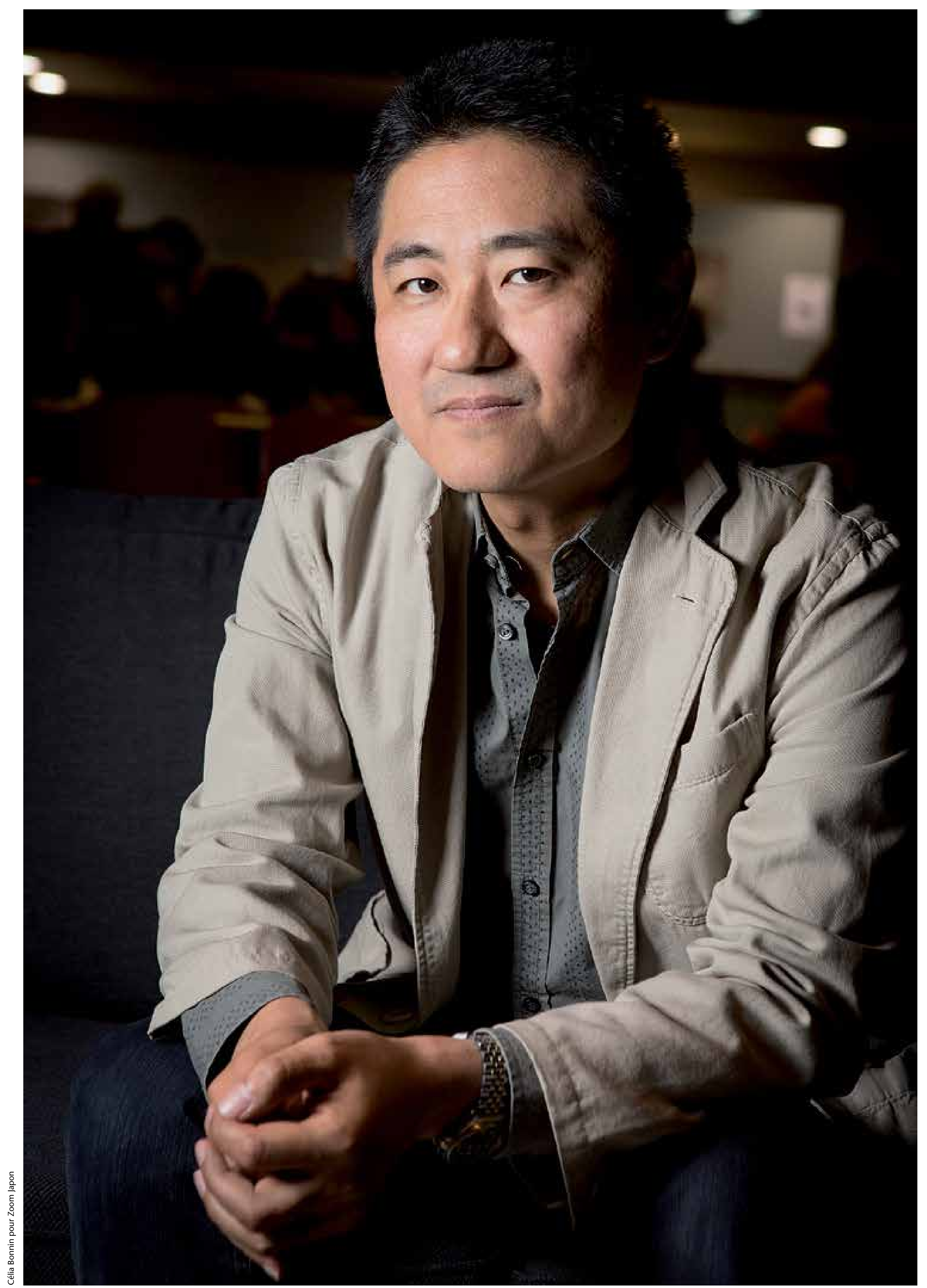
SÔDA Kazuhiro : La raison principale tient au fait que M. YAMA, YAMAUCHI Kazuhiko que j'avais suivi dans le documentaire Senkyo [Élections, 2007] lors du scrutin municipal de Kawasaki, a décidé de se représenter. Alors que j'étais au Festival de Hong Kong, j'ai lu sur son blog qu'il avait l'intention de se présenter. Il expliquait qu'il n'avait pas envie de faire la même campagne que la dernière fois et il exprimait son opposition à l'énergie nucléaire. En lisant ceci, je me suis demandé s'il n'y avait pas matière à faire un film. Par chance, j'avais prévu de me rendre au Japon le 1er avril, date de l'ouverture de la campagne, après mon séjour hongkongais, mais mon matériel se trouvait à New York. Voilà pourquoi, je n'ai pas pu suivre la campagne dès son démarrage. Dans le Tôkyô plongé dans la pénombre en raison des économies d'énergie, j'ai rassemblé du nouveau matériel et pu rencontrer M. Yama le 3 avril. Il m'a tout de suite dit : "*Cette fois, je ne ferai aucune campagne*". Il ne ferait de discours que le dernier jour de la campagne. Si j'avais été un réalisateur comme les autres, j'aurais pensé que "*cela ne donnerait rien comme film*" et j'aurais tout de suite arrêté les frais. Mais comme je fais ce que j'appelle des "films d'observation", c'est-à-dire que ce qui est important dans le documentaire, ce n'est pas le sujet, mais la façon dont on le perçoit, je pense qu'il y a matière et que l'on peut faire un film intéressant à partir du moment où le réalisateur est en mesure de bien regarder et de bien écouter. Du coup, j'ai fait preuve d'obstination car j'estime que j'aurais fait preuve de faiblesse si j'avais pensé qu'il n'y avait pas de film à réaliser puisque M. YAMA n'allait rien faire. (rires)

Que pensez-vous de la position de M. YAMA à l'égard du nucléaire ?

S. K. : M. YAMA a beau avoir l'expérience du politicien, c'est un homme qui n'a aucun intérêt dans la politique. J'ai donc été très surpris lorsqu'il a annoncé sa candidature et son opposition au nucléaire. Je me suis dit : Comment est-ce possible ? Lui qui n'est pas un homme de principe. J'ai donc été intéressé par son nouveau visage. Depuis l'accident de Tchernobyl, je suis moi-même favorable à une sortie du nucléaire et je suis bien sûr opposé à cette énergie, mais pour autant, je ne souhaitais pas faire ce film pour exprimer ce sentiment. Même si je partageais des points de vue avec M. YAMA, je ne voulais pas faire un film pour les imposer au spectateur. Un film décrit le monde que j'observe et comme je pense que c'est un moyen pour le partager avec les spectateurs, il ne s'agit pas d'imposer une sortie du nucléaire à des gens qui voient les choses différemment.

Pour quelle raison avez-vous suivi la campagne de M. YAMA à Kawasaki sans vous rendre à Fukushima ?

S. K. : À vrai dire, j'étais vraiment déchiré. À chaque fois que je rencontrais quelqu'un, on



Célia Bonnin pour Zoom Japon

me disait : "*Pourquoi ne vas-tu pas à Fukushima ?*" Comme je suis quelqu'un d'un peu borné, plus ont me disait ça, moins j'avais envie de m'y rendre. En même temps, j'avais un dilemme en me demandant pourquoi j'étais à Kawasaki à filmer M. Yama "qui ne voulait rien faire". Mais au moment du montage, j'ai été surpris de découvrir à quel point l'accident nucléaire et les inquiétudes concernant les radiations étaient bien présents sur les images. Pendant le tournage, je n'y avais guère prêté attention, mais il y avait beaucoup de gens qui portaient des masques de protection et le sujet était au cœur des conversations. De toute évidence, les radiations restaient préoccupantes. On en parlait vraiment beaucoup. Tout le monde était inquiet, mais comme il n'y avait guère d'alternative, chacun menait une vie normale. Quand on regarde le film aujourd'hui, il y a beaucoup de choses que j'ai oubliées comme si c'était arrivé il y a bien plus de trois ans.

Y a-t-il des choses qui vous ont surpris pendant le tournage ?

S. K. : Il y a d'abord le fait qu'aucun candidat, en dehors de M. Yama, n'a abordé la question du nucléaire. Ce fut une surprise et je n'ai pas bien compris pourquoi. Ensuite, malgré la catastrophe et le fait que les radiations étaient deux fois supérieures à la normale, le fait de voir les gens aller au boulot ou à l'école aux heures de pointe comme si de rien n'était, ça m'a désespéré. Je voyais quelque chose d'étrange. Pourtant lorsque je filmais et que je voyais ces choses étranges, je n'arrivais pas à exprimer ce sentiment. Maintenant que j'y pense, j'ai l'impression que ces radiations venues du ciel me faisaient penser à *Godzilla* passant à l'attaque. Comme je vis à New York, j'avais le sentiment de me rendre sur un champ de bataille. Et pourtant, en arrivant à Kawasaki, tout le monde menait une vie normale. Malgré la présence de *Godzilla*, j'avais devant moi la scène de gens se rendant au travail ou à l'école. Il y avait quelque chose d'absurde dans cette situation.



DR

La victoire écrasante d'Abe Shinzô aux élections de décembre 2012 a poussé Sôda à se lancer dans le montage de son documentaire.

A un moment dans le film, M. Yama dit : "*Je n'arrive pas à dormir en voyant ce cauchemar*". Dans quel état d'esprit avez-vous tourné le film ?

S. K. : Juste après le tsunami du 11 mars 2011, j'ai passé une semaine à regarder CNN et la NHK sans dormir. J'étais tellement inquiet que je ne pouvais pas dormir. Concernant l'accident nucléaire, cela faisait plus de 20 ans que je me disais qu'un incident sérieux finirait par se produire. En ce sens, le cauchemar s'est réalisé. On aurait pu se retrouver dans la situation où l'on aurait perdu le contrôle de six réacteurs et où l'ensemble du personnel aurait été obligé d'évacuer. Dans ce cas, le Japon serait devenu un pays inhabitable. Dans ma tête flottait le mot "diaspora". Face à cette crise bien réelle, je me suis retrouvé à penser que je ne pourrai peut-être jamais plus rentrer au Japon. J'étais donc dans un état psychologique anormal. Quand je filmais M. Yama, je filmais à moitié désespéré.

Combien de temps a duré le tournage et le montage ?

S. K. : Le tournage a duré neuf jours, mais j'ai attendu un an et demi avant d'entamer le montage. J'avais les images, mais je ne savais pas comment les monter. J'ai donc laissé reposer. Je n'y pensais pas tous les jours. J'ai d'ailleurs terminé deux autres films *Engeki 1* et *Engeki 2*, et j'ai fait bien d'autres choses. J'en étais arrivé au point d'avoir oublié la moitié des choses que j'avais filmées. Et puis il y a eu le 16 décembre 2012 et la victoire écrasante du Parti libéral démocrate dirigé par Abe Shinzô lors des élections générales anticipées. Comme le Parti libéral démocrate n'a jamais caché son soutien au nucléaire, cela m'a profondément choqué. Je me suis alors dit que je devais me mettre au montage. Je me suis aussi tôt lancé. La première chose à laquelle j'ai pensé, c'est le dernier plan. J'ai vérifié la séquence où M. Yama s'éloigne petit à petit. Elle était exactement comme je pensais. J'ai alors


Sakamoto, pour vous servir !
COOL, STYLÉ ET DIVIN
Après "Les vacances de Jésus et Bouddha" et "Thermae Romae", découvrez les aventures hilarantes du mec le plus cool du lycée !
En librairie le 3 juillet
I'm Sakamoto, you know.
Sakamoto, pour vous servir !
Nami Sano
LA SÉRIE HUMORISTIQUE DE L'ANNÉE !!
© 2013 Nami Sano / PUBLISHED BY KADOKAWA CORPORATION ENTERBRAIN
komikku ÉDITIONS

été convaincu que cela ferait un film intéressant. Deux semaines après avoir commencé le montage, j'avais terminé la première mouture. C'était plutôt rapide. Le montage définitif a été achevé, par hasard, le 11 mars 2013. C'est une date dont je me souviens forcément.

Pourquoi avez-vous tourné seul ?

S. K. : Dans mon cas, je tourne sans établir d'emploi du temps parce que je filme en toutes circonstances. Comme je m'adapte au sujet et aux circonstances, je dois faire preuve de souplesse. Quand vous travaillez avec un preneur de son ou un cameraman, il est indispensable de penser à établir un emploi du temps. Ce qui n'est pas toujours évident. Par ailleurs, je suis quelqu'un qui filme longtemps si nécessaire. Par exemple, si M. YAMA se lance dans une discussion avec une personne pendant une heure, je vais rester avec ma caméra pendant une heure. Dans le métier, un cameraman ordinaire n'accepterait pas de la faire. J'aimerais bien travailler avec un cameraman qui partage ma philosophie, mais je n'en connais pas.

Dans quelles circonstances le film est-il sorti au Japon ?

S. K. : Quand j'ai eu l'inspiration pour le montage, j'ai eu le sentiment que cela ferait un bon film avant même que je le termine. J'avais en tête les élections sénatoriales de juillet 2013 et je voulais que le film sorte avant ce scrutin. Mais comme il faut compter environ six mois pour réserver les salles, je savais que je n'y arriverais pas si j'attendais d'avoir terminé le montage complet. J'ai donc contacté un distributeur avant d'avoir achevé le montage. Après avoir vu la première mouture, il m'a répondu "banco" et il a réservé des salles. La première a eu lieu en juillet au cinéma Image Forum, dans le quartier de Shibuya, à Tôkyô.

Votre film a été projeté au Musée d'art moderne de New York. Comment a-t-il été reçu par le public américain ?

S. K. : Il a été projeté deux fois dans des salles quasi complètes. Cela a donné lieu à de nombreux débats. Pendant la projection, il y a eu pas mal de rires. J'ai eu la sensation que le public partageait le même humour que moi. Le sujet abordé a beau être très sérieux, les gens rient face à ce genre de situation. Il se trouve des situations où l'on ne peut rire, mais une fois ce moment passé, on se souvient en riant de cette situation difficile. Je crois que l'homme est fait comme ça. C'est comme ça que je vois les choses et que j'ai choisi les scènes. Comme mes films sont souvent construits de cette façon, on peut rire de moments très sérieux. Le rire et le sérieux cohabitent.

Non seulement dans vos films, mais dans d'autres activités, vous abordez des thèmes qui nécessitent du courage de votre part. Avez-vous un réalisateur qui vous a influencé ?

S. K. : Celui qui m'a le plus directement influencé est l'Américain Frederick Wiseman, mais pas dans le sens de faire des films qui demandent au réalisateur d'avoir du courage. Il m'a influencé dans la mesure où c'est lui qui m'a ouvert les yeux pour découvrir la richesse du documentaire. Pour ce qui est du courage, ce n'est pas quelque chose que je dois à quelqu'un. J'ai toujours été attiré par ce qui nécessite du courage pour agir. Je pense qu'il y a aussi l'intérêt pour ce qui craint. Il se peut d'ailleurs que ce soit maladif chez moi. (*rires*) Mais je crois que cela fait partie de l'essence même du documentaire. C'est intéressant parce que ça craint. Par exemple, un documentaire sur la Chine est aujourd'hui perçu comme intéressant à partir du moment où il aborde des sujets un peu "craignos". Des documentaristes du monde entier se sont rendus à Fukushima pour tourner des films remarquables, tout ça parce que la situation là-bas était loin d'être enviable. Je pense que les gens qui font des documentaires ont cet état d'esprit.

En dehors de vos films, vous avez sorti l'année dernière un livre intitulé *Nihonjin wa minshu shugi wo suteta gatte iru no ka* [Est-ce que les Japonais veulent se débarrasser de la démocratie ?]. Quelle a été votre motivation ?

S. K. : J'avais jusque-là publié trois livres sur le cinéma, mais je n'avais jamais songé à écrire un ouvrage qui porterait ce titre. Je pensais que ce n'était pas mon métier de le faire. Je n'avais pas l'intention de m'exprimer politiquement. Mais la situation politique au Japon s'est récemment dégradée. J'ai commencé à exprimer mes idées sous forme notamment de tweets. Elles ont attiré l'attention de M. TANAKA, un rédacteur du mensuel Sekai [publication fondée en 1945 et dont l'ancrage est plutôt à gauche], qui m'a demandé de rédiger deux articles sur HASHIMOTO Tôru, le maire d'Ôsaka, et ABE Shinzô. Ils ont été plutôt bien reçus par les lecteurs et on m'a dit d'en écrire un autre pour que cela devienne un livre. Comme M. TANAKA, je pense qu'il y a aujourd'hui un gros problème chez les libéraux. Leurs idées sont en recul au Japon. Comme la société tout entière est en train de basculer vers la droite, moi qui suis pourtant un conservateur modéré, certains sont prêts à me cataloguer comme d'extrême gauche. (*rires*) C'est la preuve du basculement du Japon vers la droite. Une des raisons de cette situation, c'est le durcissement du discours libéral. Tout le monde partage les mêmes slogans. Quand on évoque le respect de la Constitution, on ne fait que dire comme l'autre. Comme leur discours n'atteint pas le cœur des gens, les libéraux perdent du terrain. Ils sont incapables de se renouveler. C'est quelque chose que je ressentais au fond de moi et que j'ai voulu exprimer. Je l'ai fait parce que je me sentais responsable davantage en tant que citoyen qu'en tant que cinéaste. C'est dans cette optique que j'ai écrit ce livre. Et le fait que cet ouvrage soit celui qui s'est le mieux vendu de mes livres a provoqué en moi un sentiment mitigé. (*rires*)

PROPOS RECUEILLIS PAR SAYAKA ATLAN

EXPÉRIENCE A table les enfants !

Après nous avoir entraîné chez ses commerçants préférés, MAEDA Haruyo nous emmène à l'école.



Il n'y a pas d'enfant qui n'aime pas le *kyûshoku* et nous en avons tous de bons ou mauvais souvenirs. Mais de quoi s'agit-il ? C'est la cantine! Mais uniquement dans les écoles élémentaires. Je suis allée visiter Ikeshima shôgakkô, l'école de mon fils cadet de 10 ans.Vers 11h45, les repas arrivent du centre de préparation de la ville. Chaque jour, les élèves peuvent prendre connaissance du plat du jour grâce au présentoir. Aujourd'hui : soupe de légumes, salade de pomme de terre, fromage, 2 tranches de pain de mie et du lait.
Pour les enfants n'aimant pas beaucoup le lait, il y a une affiche réalisée par un des élèves pour inciter à le finir. Il y a aussi des affiches concernant l'"éducation alimentaire". Il n'y a pas de salle à manger, les élèves mangent dans leur salle de classe. La moitié de la classe s'habille en blouse blanche et porte un masque afin de s'occuper de la distribution. On les appelle les *kyûshoku gakari*. Ils vont chercher les repas dans la salle de distribution centrale accompagnés de leur institutrice. Dans cette salle, les repas et la vaisselle sont rangés par classe et les *kyûshoku gakari* prennent leurs parts. En revenant dans leur salle de classe, ils servent dans les assiettes sous la surveillance de l'institutrice, puis les distribuent à leurs camarades. Pendant que les *kyûshoku gakari* exécutent leur tâche, les autres attendent en bavardant ou en lisant. Les élèves apportent leur nappe comme set de table puis utilisent des baguettes ou des cuillères selon les plats. Quand tout est prêt, ils disent tous ensemble "*Itadakimasu*" (bon appétit) et à peine commencé, que déjà certains élèves se précipitent pour en avoir encore. Oui, oui, ils sont tous en pleine croissance ! Le moment du *kyûshoku* est toujours très gai. L'institutrice mange avec ses élèves.
Ils doivent finir de manger en environ 20 minutes, puis débarrassent la table et rangent la vaisselle. A la fin, c'est aussi les *kyûshoku gakari* qui rapportent la vaisselle dans la salle de distribution centrale. Après le *kyûshoku*, les élèves nettoient leur classe jusqu'aux toilettes. Au Japon, l'enseignement d'une conscience collective commence dès l'école primaire !

MAEDA HARUYO





La recette de Haruyo

Natsu no Hiyayakko
(Tofu froid à la tomate)



PRÉPARATION

1 - Couper la tomate, le concombre et le jambon en dés de 1 cm.



2 - Ajouter les feuilles de basilic ciselées.
3 - Incorporer l'huile d'olive, le vinaigre balsamique et le jus de citron.
4 - Bien mélanger.
5 - Disposer ce mélange sur le morceau de tofu.
6 - Servir bien froid.

IDÉES SUPPLÉMENTAIRES

Si vous voulez relever la préparation, ajoutez un peu de Tabasco.
Pour un goût plus japonais, vous pouvez remplacer les condiments par 2 cuillères à d'huile de sésame, 1 cuillère à café de sauce soja, 2 cuillères à café de jus de citron et 2 feuilles de *shiso*.

INGRÉDIENTS (pour 4 personnes)

1 grosse tomate à épépiner
Un demi-concombre à épépiner
40 g de jambon blanc (environ une tranche)
1 tofu kinu (mou) d'environ 400 g

Vous pouvez trouver le tofu mou dans les boutiques de produits Bio.

Condiments
3 cuillères à soupe d'huile d'olive
1 cuillère à soupe de vinaigre balsamique
1 cuillère à soupe de jus de citron
5 feuilles de basilic frais ou 1/2 cuillère à café de basilic séché



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Des dizaines de milliers de personnes se sont mobilisées pour sauver ce magnifique cèdre menacé par les promoteurs immobiliers.

INSOLITE **Yanaka, îlot paisible de Tôkyô**

Devenu un des lieux les plus prisés de la capitale, ce quartier conserve tout de même sa tranquillité. Visite guidée.

Allan West a mis une dernière touche à son travail avant de descendre de son estrade pour nous rejoindre dans la rue. L'artiste américain vit dans ce quartier depuis 32 ans quand il est arrivé ici en tant qu'étudiant. C'est lui qui va nous guider dans les rues étroites balayées par une petite brise. Son atelier se trouve tranquillement installé entre le cimetière de Honmyôin et un magnifique cèdre de l'Himalaya. Ce sera le point de départ de notre promenade. "*Des promoteurs immobiliers ont cherché à abattre cet arbre pour construire un immeuble",* raconte Allan West. "*Cela a bien sûr suscité de nombreuses protestations. Des dizaines de milliers de personnes ont signé une pétition pour sauvegarder l'arbre, y compris de nombreux étrangers. C'est d'ailleurs une des choses que j'aime à Yanaka. Comparé à d'autres quartiers de Tôkyô, le sens de la communauté y est beaucoup développé. Cela s'explique peut-être par le fait que la plupart des gens qui y résident travaillent aussi dans le quartier".*
Après avoir passé le cèdre et emprunté une rue en pente douce sur la gauche, nous arrivons devant un curieux restaurant spécialisé dans le riz au curry dont la devanture est décorée avec des dizaines de chats sous forme d'images ou de statues. Les chats semblent particulièrement apprécier le quartier et nous aurons l'occasion d'en croiser un grand nombre tout au long de notre promenade.
En face du restaurant, se trouve l'entrée d'une ruelle. *"A Yanaka, il y en a beaucoup, mais celle-ci est ma préférée"*, explique Allan West. En suivant ce petit chemin sinueux, nous passons devant de vieilles maisons en bois jusqu'à Gyokurin-ji. Ce temple bouddhiste possède une statue de Chiyonofuji, l'un des plus grands lutteurs de sumo de l'histoire du Japon. On y trouve également un autre vieil arbre. Et si vous regardez la scène sous un certain angle, vous avez l'impression de vous retrouver dans un

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Installé depuis 32 ans à Yanaka, l'Américain Allan West fait de la peinture de style japonais.

temple perdu dans la montagne très loin de la capitale japonaise.

De retour sur la rue principale, nous tournons de nouveau à gauche pour nous rendre chez Kinkaidô. Il s'agit de la boutique où Allan West vient acheter ses couleurs pour réaliser ses peintures de style japonais *(nihonga)*. À l'intérieur, il y a des rangées et des rangées de bocaux sur les étagères. *"Il y en a deux mille précisément"*, explique le propriétaire. *"Ces pigments minéraux naturels sont spécialement utilisés dans la peinture de style japonais"*, ajoute-t-il. Le magasin a été fondé par son grand-père. Le voisinage a quelque peu changé au cours des quarante dernières années. *"C'est moins le paysage qui a changé que la population qui y réside"*, insiste-t-il. *"Ces dernières années, Yanaka est devenu un quartier branché parce que c'est un endroit tranquille chargé d'histoire. C'est la raison pour laquelle de nombreux jeunes sont venus s'y installer"*.

Dans la même rue, mais sur la droite, on trouve une autre boutique. Tanabe Bunkaidô, c'est son nom, est spécialisée dans les pinceaux. *"Ils sont surtout utilisés pour la calligraphie"*, note Allan West. *"Ce n'est donc pas ici que je viens me fournir. Mais c'est un lieu très célèbre. Le fondateur fabriquait des pinceaux pour Miro ou Picasso."* On les trouve d'ailleurs exposés dans la vitrine du magasin. *"C'est mon beau-père qui a ouvert cette boutique il y a une cinquantaine d'années"*, raconte une vieille dame sympathique venue nous accueillir. *"Ici vous trouverez des pinceaux très spéciaux fabriqués avec des poils d'animaux aussi différents que des belettes ou des écureuils. Il y en a un très particulier fait avec des poils de mouton de Chine"*, confie-t-elle.

De retour à l'atelier d'Allan West, nous nous orien-

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Yanaka Ginza, la rue commerçante du quartier, à la tombée de la nuit.

tons dans la direction opposée, en passant devant un autre temple bouddhiste, le Zuirin-ji. Il était fermé, mais on a pu y admirer une magnifique sculpture : une famille de dragons qui semble en train de jouer avec une balle. *"En fait, ils lancent des joyaux"*, explique le peintre américain. *"C'est une scène très amusante en plus d'être une œuvre remarquable"*. Le quartier compte de nombreux lieux de culte bouddhiste, parce que les pratiquants de cette religion croient que les mauvais esprits viennent du nord-nord-ouest. Ils ont donc construit de nombreux temples pour protéger Edo de leurs mauvaises influences.

Sur le chemin qui mène à notre prochaine destination, nous passons devant le café Kayaba, un lieu plein de charme implanté dans une petite maison à étage. *"J'avais l'habitude de le fréquenter quand j'étais étudiant en art"*, se souvient Allan West. *"Je n'aurais jamais cru que ce bâtiment survivrait au plan de rénovation du quartier, mais, comme vous pouvez le voir, il est encore là et bien solide"*.

En route vers Yanaka Ginza, la rue commerçante la plus populaire du quartier, nous passons devant plusieurs magasins vendant de la céramique et d'autres articles traditionnels. Nous croisons aussi le musée de la sculpture Asakura qui vient de rouvrir après rénovation. *"Pour un Occidental, les*

A LIRE

YANAKA, HISTOIRES DE CHATS de WAKATSUKI Megumi (éd. Komikku, 2 volumes). Si la visite guidée de Yanaka faite avec l'artiste Allan West ne vous a pas suffi, vous pouvez prolonger l'aventure avec ce manga qui met en scène Yanaka, un chat candide, plein de vie et totalement craquant. Grâce à sa naïveté et sa méconnaissance de la culture japonaise, ce chat permet au lecteur peu familier avec le Japon de découvrir la vie et les lieux incontournables de Yanaka. L'humour très présent ajoute une touche de fraîcheur à cette courte série qui plaira non seulement aux amateurs de manga, mais à tous les curieux du Japon.


Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon


Tanabe Bunkaidô est célèbre pour ces pinceaux que les calligraphes viennent y acheter.

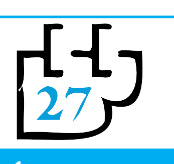
œuvres qui y sont exposées ne sont pas très excitantes parce qu'il s'agit de simples statues", explique Allan West. *"Mais Asakura occupe une place particulière dans l'histoire de la sculpture japonaise dans la mesure où il a été le premier sculpteur de style occidental à avoir travaillé le métal. En ce qui me concerne, ce qui me plaît ici, c'est le magnifique bâtiment qui abrite le musée".*

Nous arrivons enfin à Yûyake Dandan, les fameux escaliers qui donnent sur Yanaka Ginza. Nous sommes arrivés à destination au meilleur moment. En haut des escaliers, nous dominons la rue animée au moment où le soleil est en train de se coucher et les premières lumières commencent à s'illuminer. C'est une scène charmante que vient compléter un groupe de chats qui déambulent dans les ruelles.

JEAN DEROME

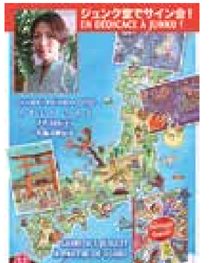
Zoom Japon est publié par les éditions Ilyfunet
12 rue de Nancy 75010 Paris - France
Tél : 01 4700 1133 Fax : 01 4700 4428
www.zoomjapon.info - courrier@zoomjapon.info
ZOOM JAPON
Dépôt légal : à parution ISSN : 2108-4483 Imprimé en France
Ont participé à ce numéro : Odaira Namihei, Gabriel Bernard, Eric Rechsteiner, Jérémie Souteyrat, Jean Derome, Sahé Cibot, Sayaka Atlan, Shun Ohmi, Irwin Wong, Célia Bonnin, Ritsuko Koga, Haruyo Maeda, Kimié Ozawa, Gaku Kashio, Takako Taniguchi, Yoshié Takano, Elodie Brisson, Rié Tanaka, Miwa Takano, Makoto Sato, Marie Varéon (maquette).
Publicité : Kimié Ozawa, Yoshiyuki Takachi.
Responsable de la publication : Dan Béraud

ZOOM ANNONCES



événements

Dédicace
MIYAMOTO Chiaki
Samedi 5 Juillet à 16h00



Librairie Junku
18, rue des Pyramides
75001 PARIS

Inside Material
Chloé Peytermann / Céramique



Entrer au cœur du matériau céramique.
mar. 1er~sam. 12 juillet
Vernissage
mar. 1er juil. 17h30~20h
Espace Culturel Bertin Poirée
8-12 rue Bertin Poirée
75001 Paris
www.tenri-paris.com





cours

● **Ateliers DESSIN-MANGA** Prochains stages intensifs : **Stage du 07/07/2014 au 11/07/2014.** De 11h~15h. **Stage du 15/07/2014 au 18/07/2014.** De 11h~16h. **Stage du 25/08/2014 au 29/08/2014.** De 11h~15h. 265€ttc (matériel et repas compris). Attention nombre de places limité. Réservez dès maintenant sur www.espacejapon.com

● **Stages intensifs de japonais pour débutant,** Du 2 au 30 juillet 2014 Lundis, mercredis & vendredis - 24h. de 18h30-20h30. 299€ TTC matériel compris. Inscrivez-vous dès maintenant sur www.espacejapon.com

● **Cours de japonais pour les enfants** 5 classes de japonais pour les enfants de 4 à 11 ans, de débutants à bilingues Tous les mercredis matins et après-midis à partir de 10h30 jusqu'à 17h30. Cours organisés au fil des saisons et du calendrier japonais. Une immersion total dans la culture japonaise.
Rens. 01 47 00 77 47
www.espacejapon.com



Atelier Création de Wagashi (pâtisserie japonaise) Thème: 3 sortes de pâtisserie de l'été Samedis 5 et 26 juillet 16h~18h Tarif: 50€ Réservation obligatoire
www.walaku-paris.com



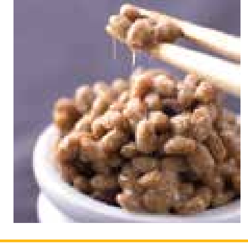
divers

● **Décoration intérieure :** enduits, peinture, travaux très soignés tél : Robert 06 4355 3570 email robert.charzat@wanadoo.fr



Les Natto du dragon
sont produits
avec le plus grand soin
à partir de soja Français
issu de la culture Bio et
non manipulé génétiquement... Commandez et retrouvez nos recettes sur
www.natto-dragon.com





logements

● **Paris Fudosan le spécialiste de l'immobilier** franco-japonais à Paris recherche des STUDIOS à louer pour ses clients japonais. Nos services sont GRATUITS pour nos propriétaires. Paris Fudosan 18 rue de Richelieu 75001 Paris 0142868739 service@paris-fudosan.com

● Jeune japonais cherche colocation à Paris budget 600€/mois. koskemoto@hotmail.co.jp

● **レンタルアパート 8月から7カ月** パリ2区 Montorgueil 完備 家具付き テレビ インターネット 月1200€ T. (+33)06 7620 8645

Tarifs des annonces (pour 100 carac.)	
Emploi	50€ttc
Evénement	45€ttc
Cours	40€ttc
Amitié	40€ttc
Logement	35€ttc
Divers	30€ttc
Options	
20 car. suppl.	5€ttc
option web (publication immédiate sur le web + 5 img.)	20€ttc
cadre	50€ttc
gras	50€ttc
img. papier	100€ttc

Pour passer votre annonce dans ZOOM Japon, veuillez vous rendre sur **www.zoomjapon.info**

















Office National du Tourisme Japonais @ JAPAN EXPO

ANIME et KAWAII TOUR

Nous vous ferons découvrir des sites touristiques autour du Manga et de l'animation comme Akihabara, Harajuku et le musée Gihbli.

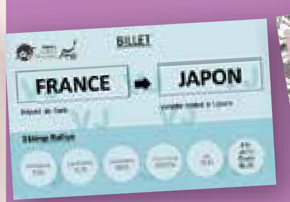


©Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

STAMP RALLYE

Offre limitée

Passez sur les 5 stands (Sapporo,Fukuoka,Nagasaki,Okinawa et la JAL) et demandez de tamponner votre carte.
Nous vous offrirons une photo inoubliable.
(offre limitée aux 200 premiers/jour)





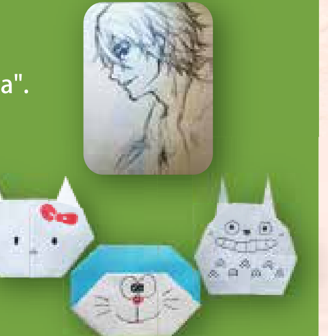

INFORMATIONS POUR VOYAGER AU JAPON

Rendez-nous visite sur le stand BL28.

ANIMATIONS

1.Manga
Faîtes vous faire votre portait "style manga".
(samedi et dimanche, offre limitée aux 40 premiers/jour)

2.Origami
Apprenez à plier «Doraemon» et «Kitty» en origami.



PETIT CADEAU

Offre limitée

Répondez à notre enquête et recevez en cadeau une gomme «Kitty».







Toutes les informations sont sur le site officiel et la page facebook de l'Office National du Tourisme

URL www.tourisme-japon.fr  Découvrir le Japon

Rejoignez-nous à Japan Expo 2014!

du 2 au 6 juillet au Parc des expositions de Paris-Nord Villepinte

Participez au concours de karaoke au stand de NHK WORLD sur le thème des chansons d'animes.

! Les meilleures candidats seront présentés dans notre programme « imagine-nation » en juillet !









Nos présentateurs Chiaki Horan et Nicholas Pettas vous attendent !



©NHK-TYO

...et rencontrez Domo, la mascotte de NHK WORLD TV.

Pour plus d'informations

concernant cet évènement :
www.nhk.or.jp/nhkworld/popculture/

à propos de Domo :
www.nhk.or.jp/nhkworld/domo/

NHK WORLD
www.nhk.or.jp/nhkworld/

Ne manquez pas les prochaines éditions de **"imagine-nation"** !

le 22 juillet à 23h30	**Edition spéciale Japan Expo 2014**
le 29 juillet à 23h30	**Actualité des mangas et animes en France**

NHK WORLD TV est une chaîne en anglais, disponible en France à travers les fournisseurs suivants:



canal 473



canal 182



canal 680



canal 270



canal 731/732



canal 222